



Luis
Sepúlveda

INGREDIENTS
POUR une
Vie de
Passions
FORMI-
DABLES

Métailié 

Luis Sepúlveda

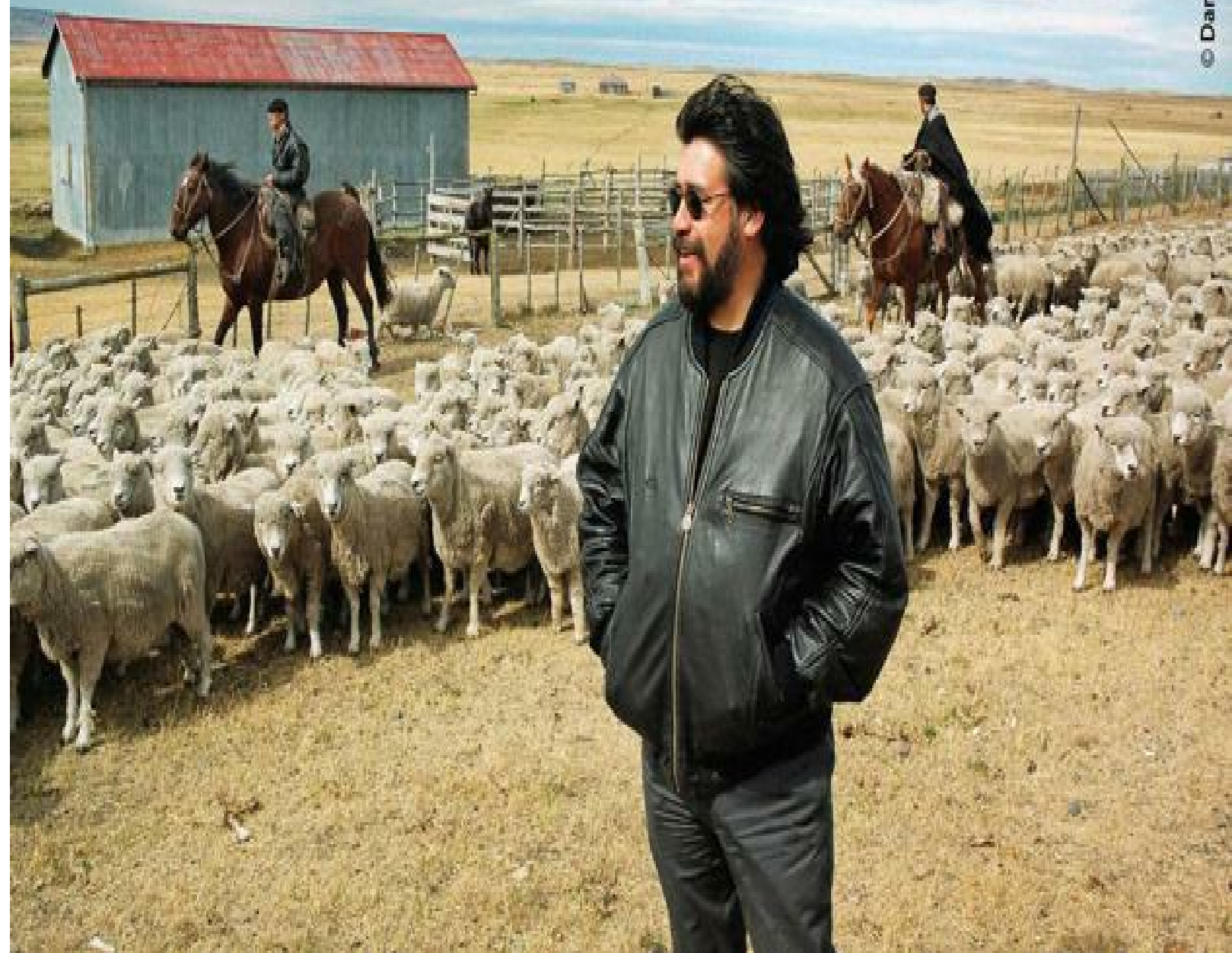
Ingrédients pour une vie de passions formidables

L’écriture, l’engagement politique, les amitiés, l’exil, le voyage sont les éléments indissolublement mêlés de ces récits d’une vie d’aventures fascinantes que nous raconte Luis Sepúlveda.

Depuis le moment où l’adolescent se voit obligé par un premier amour de passer de la passion du football à la poésie, jusqu’à ce qu’il découvre que la littérature peut donner une voix à ceux qui n’en ont pas, ces pages entremêlent des récits personnels, des histoires de travailleurs et de luttes, les cris de douleur devant la destruction de l’équilibre de la planète, les réflexions violentes sur la crise économique qui balaye l’Europe, ainsi que l’évocation des moments partagés avec les amis.

Dans ce parcours d’une vocation aux multiples facettes, on voit apparaître en filigrane l’homme Sepúlveda, à travers ses souvenirs les plus difficiles du passé chilien, le destin des camarades dispersés par l’exil qui se retrouvent au bord du Pacifique, un ami à quatre pattes, la joie de la réunion autour de la table d’une famille nombreuse dans laquelle tous les enfants et petits-enfants, aux multiples nationalités, l’appellent “Viejo”, Vieux. Et surtout le fait de savoir que, malgré tout, il a mené une vie “de passions formidables”.

Luis SEPÚLVEDA est né au Chili en 1949 et vit actuellement dans les Asturies, en Espagne, après avoir habité Hambourg et Paris. Il est l’auteur, entre autres, du *Vieux qui lisait des romans d’amour*, de *Histoire d’une mouette et du chat qui lui apprit à voler*, des *Roses d’Atacama*, de *La Folie de Pinochet*, de *L’Ombre de ce que nous avons été* et d’*Histoires d’ici et d’ailleurs*. Ses livres sont traduits dans 50 pays.



Luis SEPÚLVEDA

Ingrédients pour
une vie de passions
formidables

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

COUVERTURE
Design VPC

Titre original : *Escrituras en tiempos de crisis*

© Luis Sepúlveda, 2012

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt
e.K., Frankfurt am Main, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2014

J'ai six enfants, cinq garçons et une fille, tous adultes, ils m'ont fait cinq fois grand-père et, quand je parviens à réunir toute la famille autour de la table, j'aime qu'ils m'appellent *viejo*.

– Je débouche quel vin, *viejo* ? me demande Carlos, l'aîné qui est né au Chili et, avec sa mère ¹rescapée de l'enfer de la Villa Grimaldi, est parti avec elle vers la non-patrie de l'exil. Il avait à peine neuf ans, le souvenir d'un père, d'abord en prison et plus tard dans des pays aux noms bizarres, un paquet de lettres et une figurine protectrice du capitaine Han Solo.

Je n'étais pas à ses côtés quand sa mère a été traînée hors de sa maison, sous les coups, une cagoule noire sur la tête, et je ne l'ai pas non plus conduit par la main jusqu'à l'avion d'une compagnie scandinave qui l'a éloigné pour toujours du Chili. Mais il ne m'a jamais fait payer cette faute et, il y a neuf ans, quand il a déposé dans mes bras le petit corps de Daniel, mon premier petit-fils, son “je t'aime, *viejo*” m'a fait comprendre que tout était réglé entre nous.

Je lui réponds :

– Ouvre le meilleur vin, Carlitos.

Pendant que le reste de la famille, enfants, belles-filles et gendre s'occupent de mettre la table ou de préparer les salades et les desserts, moi je souris derrière le barbecue car les grillades c'est l'affaire du vieux. Ils sont venus de loin, certains de Suède, d'autres d'Allemagne, ma fille d'Équateur, et cela me touche. Leurs questions culinaires en suédois et espagnol, en allemand et espagnol, m'amuse et le fumet de la graisse tombant sur les braises a pour moi l'odeur du meilleur cosmopolitisme, de la meilleure manière d'être. Alors je pense à mon vieux qui aurait été si heureux d'être ici.

Soudain je sais qu'il est là, avec moi, car c'est à ses côtés que j'ai appris l'alchimie des grillades dans la cour lointaine et lumineuse d'une maison de Santiago qui n'existe plus que dans ma mémoire. J'aimais le regarder allumer le feu, tandis que dans la cour nous écoutions tous les deux à la radio la retransmission en direct depuis l'hippodrome du Chili. Je me demande souvent si j'ai été un bon père, la réponse est : je ne sais pas. Mon vieux a dû se poser la même question, je suppose, mais moi je sais qu'il l'a été, à sa manière, même si c'était la pire pour beaucoup dans la famille. Je ne me souviens d'aucune manifestation d'autoritarisme de sa part, plutôt le contraire, car il était timide et demandait presque la permission avant d'énoncer ce qu'il avait à dire.

Parfois mon vieux attendait que ma mère, un modèle de patience, mon frère et moi ayons fini notre dessert pour annoncer :

– J'ai demandé à un jeune homme, un brave garçon, un peu amoché, d'attendre à la porte et je voulais vous en parler.

Il allait alors jusqu'à la porte et revenait en compagnie d'un type costaud au visage martelé de coups de poing. Il le présentait comme “Le Loup de San Pablo”, un de ces nombreux boxeurs malchanceux qui fréquentaient le Mexico Boxing Club de la rue San Pablo. Nous apprenions alors que cet homme représentait tous les espoirs possibles car il avait l'étoffe d'un champion et mon vieux était son tout nouvel agent. Il a eu plusieurs poulains, dans différentes catégories, mais aucun d'eux n'est jamais devenu champion. En cela je ressemble à mon vieux : j'ai, moi aussi, perdu tous les combats.

“Mais il est monté sur le ring et c'est la seule chose qui compte, répondait mon vieux quand ma mère lui rappelait le dernier échec.” C'est bien vrai, *viejo*, moi aussi je suis monté sur le ring et c'est la seule chose qui compte.

– Je mets quelques gouttes de citron sur les avocats ? me demande mon fils León qui est né à

Hambourg et qui, par affection pour moi, son vieux, est venu en Espagne perfectionner son espagnol à l'université d'Oviedo. Je sais qu'il m'aime et je sais aussi que j'ai manqué à mes devoirs envers lui car je lui ai volé des heures d'enfance, des heures sacrées que nous aurions dû passer ensemble à fabriquer des cerfs-volants ou à encourager le FC Sankt Pauli dans le stade du quartier. Qu'est-ce que je foutais alors en Angola, au Mozambique, au Cap-Vert, au Salvador, comme correspondant alors que mon plus cher désir était d'être avec lui, avec son frère jumeau Max et avec Sebastián, mes trois fils hambourgeois ?

Mon vieux s'en allait lui aussi quelquefois. Je sais maintenant qu'il souffrait de dépression, que tous ses rêves brisés l'accablaient. Alors il s'isolait du monde dans l'espace réduit occupé par la radio, la tête penchée comme le petit chien de la RCA Victor, pour écouter ses tangos qui l'entraînaient dans l'enfer d'une nostalgie terrible et inutile, ou encore les émissions en espagnol de Radio Nederland qui lui donnaient peut-être l'impression de participer aux voyages qu'il n'avait jamais faits.

– Qu'est-ce que tu as, *viejo* ? lui ai-je souvent demandé et il me répondait par une caresse en disant :

– Rien, mon fils, je suis triste, voilà tout, mais je n'ai rien.

– Ça sent bon, dit ma fille Paulina et elle me serre dans ses bras, pose sa tête sur ma poitrine et je sens son amour s'intensifier alors que les battements de mon cœur m'accusent car j'ai également failli à mes devoirs envers elle et, au lieu d'être là où je voulais, dans le square d'Iñaquito, mon désir de monter sur le ring au Nicaragua a été le plus fort.

Un jour, quand ma fille était devenue adulte, je lui ai raconté qu'au milieu de la fusillade certains embrassaient une image pieuse mais moi j'embrassais une photo en noir et blanc où elle souriait dans mes bras et je me jurais alors que, si j'en sortais vivant, nous récupérerions tout le temps que je lui avais volé.

L'irrémédiable est la pire des certitudes.

Je sais que mes enfants ont souffert de mon absence à la sortie de l'école, quand il pleuvait et que les parents de leurs camarades les attendaient, le parapluie ouvert, la voiture bien chaude, un gâteau à la main. J'ai souffert de celle de mon vieux quand, après l'avoir timidement annoncé, il partait suivre sa vocation de commerçant condamné à l'échec. Pendant des mois nous ne recevions pas de lettres et nous savions alors que l'élevage de vaches en Patagonie avait foiré, que l'enclos des purs-sangs avait brûlé, que ses associés lui avaient volé le restaurant, qu'il avait eu la poisse. Mais, quand il revenait, toujours sans le moindre signe annonciateur mis à part les soupirs de ma mère, il racontait ses échecs comme de bonnes blagues et s'écriait tout en coupant des tranches de salami :

– Et dire que ce délicieux canasson était destiné à gagner le Kentucky Derby.

Alors je l'aimais comme un fou, j'oubliais son absence et je découvrais qu'aucun de mes copains du quartier n'avait un père aussi génial que le mien.

– Et si on en goûtait un petit bout ? dit ma fille et je découpe une fine tranche de viande dorée qu'elle porte à sa bouche en soupirant. Camila, ma petite-fille, s'approche également. C'est la terreur des librairies de Quito car elle ne supporte pas que mes livres ne soient pas placés bien en vue et je sais que j'aurai très bientôt près de moi Valentina, née il y a deux semaines.

Ma mère, morte récemment, s'approchait elle aussi de mon vieux quand il déclarait que les grillades étaient bientôt prêtes à être servies. Je le regardais en couper un bout et l'offrir à sa femme, cette femme qui supportait ses absences, les hauts et les bas, plus de bas que de hauts, de sa passion du commerce ou ses échecs de turfiste propriétaire de chevaux auxquels on donnait les clefs pour fermer l'hippodrome. Cette femme était sa force. Je l'ai découvert tardivement et aucun des deux ne l'a su à temps. Ma mère était constance, fermeté, elle tenait les rênes de la maison. Mon père, une poignée de

jolis rêves qui rendaient la vie moins triste.

Ai-je été un bon père ou simplement un père sans adjectifs ? Je ne sais pas. Et, tandis que Max s'approche et me dit que l'ordinateur fonctionne vite et bien car Max est le génie de la famille dans ce domaine, après chacune de ses visites tous les appareils électroniques sont en meilleur état que si on venait de les acheter, je pense que j'ai appris pour lui et ses frères ce qu'il y a de plus difficile dans la langue allemande : la capacité de prodiguer de la tendresse et d'établir des complicités d'amour. À chacun de mes retours d'Afrique, avant de rentrer chez nous, à Hambourg, je passais la nuit dans un hôtel de Francfort pour me laver, me débarrasser de toutes ces odeurs qui collent à la peau des correspondants de guerre comme un tatouage du “territoire comanche” : mort, corruption, mensonges, mythes qui s'écroulent.

Après quoi, j'osais ouvrir la porte de notre maison, embrasser ma femme et serrer mes enfants dans mes bras. L'espagnol et le portugais restaient eux aussi à l'hôtel de Francfort et la langue allemande était une source de tendresse réciproque qui nous maintenait à l'abri car, au cours des années 80, des camarades au visage affligé arrivaient régulièrement à la maison et, assis dans la cuisine, lâchaient : “Ils ont tué Roberto, ils l'ont égorgé.” Protégés de l'horreur, mes enfants devinaient pourtant ma tristesse et me demandaient de leur raconter une nouvelle aventure du pirate de l'Elbe ou du grand chef Cul Rouge, un cacique sioux qui éliminait ses ennemis à grand renfort de pets.

Avant de retirer la viande du gril, Jorge arrive avec son appareil photo. Depuis l'enfance il veut être photographe et y parvient peu à peu. Je ne suis pas son père biologique mais ses frères lui ont toujours fait sentir qu'il était membre de l'équipe, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs.

– Approche-toi, vieux, pour qu'on voie aussi la fumée, m'ordonne-t-il et moi je lui demande s'il se prend pour Daniel Mordzinski ou Cartier Bresson mais je pose pour lui en arborant ma plus belle tête de pro du barbecue.

Quand mon vieux revenait après ses absences réelles ou autistes, arrivait le moment d'écouter ses naïves histoires d'horreur. Nous prenions place à ses côtés, mon frère et moi, et il se mettait alors à nous les raconter – il les avait peut-être lues quelque part – et elles avaient un unique personnage, le Linceul, une sorte de zombi qui se faisait toujours avoir par les mortels.

Maintenant, c'est Sebastián qui me tient compagnie. Avec sa caméra, il enregistre mes mouvements pour mettre les braises dans le chauffe-plat et, par-dessus, les viandes odorantes et dorées. Il a toujours voulu être caméraman et y est parvenu. Quand il était étudiant à l'école de cinéma de Munich, j'ai accepté comme une nouveauté qu'il me passe les films d'Eisenstein ou de Fritz Lang. Tous mes enfants sont mes préférés mais quelque chose d'intangible nous lie, Sebastián et moi, pour une bonne raison : après sa naissance, j'ai pris l'année de congé parental à laquelle les hommes ont également droit en Allemagne. Sa mère a continué à travailler et il a vécu collé à ma poitrine dans un porte-bébé kangourou qui se mettait comme un sac à dos mais à l'envers. Toutes les quatre heures, nous nous rendions à la clinique où travaillait sa mère pour le faire téter, nous faisions les courses, empruntions ou rendions des livres à la bibliothèque et, ce faisant, je me rappelais l'odeur de tabac de mon vieux quand il me prenait dans ses bras pendant les froids après-midi de ces hivers et de ce Santiago irrémédiablement perdus.

Je ne sais pas si j'ai été un bon père mais je sais que j'ai savouré chaque seconde partagée avec mes enfants. Je sais aussi que j'aurais dû passer beaucoup plus de temps avec eux. Je ne sais pas si j'ai toujours été juste mais eux l'ont été envers moi.

Mon fils Carlos est musicien. Pendant la tournée mondiale de son groupe Psycore, au moment où les adolescentes criaient et pleuraient parce que Carlos “Kalle” Sepúlveda, le seul du groupe à ne pas être né en Suède, jouait les derniers accords de son solo de guitare, il s'arrêtait soudain, levait son

instrument et s'écriait : "Cette guitare, c'est mon vieux qui me l'a donnée !" Puis il reprenait, remplissant la scène de ses notes prolongées et de son air féroce de leader du groupe de rock le plus heavy de Scandinavie.

En regardant sur MTV ce concert de son groupe, je suis revenu un après-midi à Hambourg et je me suis vu entrer chez Steinway & Sons, le meilleur magasin de musique, et en sortir avec la Fender Stratocaster dont il se sert encore même si plus de vingt ans se sont écoulés depuis. Et je suis remonté beaucoup plus loin car j'ai vu mon vieux sortir d'une librairie de Santiago avec un stylo Centenario qu'il m'a donné avec un simple "je sais que tu aimes écrire".

L'amour des enfants se manifeste de différentes manières, il prend parfois la forme de la photocopie d'un diplôme, comme celui de Paulina, récemment obtenu à l'École de journalisme, ou d'une combinaison orange (modèle Guantánamo, a dit Max) qui ressortait au milieu des combinaisons blanches dans une foire automobile de Barcelone. Sur toutes les blanches on lisait le mot Siemens mais, sur la combinaison orange, était écrit "Max Sepúlveda Team Cheff", ou encore de ses petits paquets fragiles que je reçois en ravalant mes larmes : c'est ton petit-fils Daniel, c'est ton petit-fils Gabriel, c'est ta petite-fille Camila, c'est ta petite-fille Valentina, c'est ta petite-fille Aurora.

Nous voilà enfin tous assis autour de la table appétissante ; Carlos sert du vin, Sebastián le goûte et s'écrie qu'il est excellent, Paulina propose des salades, Jorge coupe le pain, Max et León distribuent la viande en essayant d'être équitables, les petits-enfants exigent des côtelettes, les belles-filles et le gendre les aident à les découper et Pelusa, ma femme, ma compagne qui me connaît mieux que moi-même, me prend la main et dit : ce sont tes enfants, Lucho. Ce sont tes enfants.

De mon vieux, j'ai une photo où on le voit à côté de ma mère et d'un paquet de cigarettes Monarch, comme celui qu'il avait dans sa poche au moment de sa mort. Et le souvenir ? Oui, aussi, mais il ne m'appartient pas totalement car il se dilue peu à peu et apparaît par intermittence, de façon aléatoire. Il m'arrive alors de douter et de me demander si le vieux était vraiment comme ça ou si ce sont les mécanismes salvateurs de la mémoire qui gardent toujours le meilleur.

Comment mes enfants me voient-ils réellement ? León m'a demandé un jour comment était son grand-père et la seule chose que j'ai pu lui répondre a été : un vieux sympa. Que répondront-ils quand leurs enfants leur poseront la même question à mon sujet ?

Carlos, la bouche pleine de jus, s'écrie que les grillades sont meilleures que jamais.

– Tu les as bien réussies, *viejo*, renchérit quelqu'un et Sebastián fait tinter son verre avec une fourchette pour proposer de porter un toast.

– Au vieux !

Et tous lèvent leur verre.

Alors je demande à la vie de permettre encore longtemps que les grillades soient mon affaire, que ce soit l'affaire du vieux d'inviter les enfants et petits-enfants à la table familiale.

Je ne sais pas si je suis, si j'ai été un bon père. Mais je suis sûr de ma tendresse pour mes enfants, j'ai toujours essayé d'être un ami sur lequel ils peuvent compter, un compagnon dans tout ce qui peut arriver. Et avec ça je suis en paix.

Chers amis japonais, pour parler de mon œuvre et de moi, je ne peux m'empêcher de penser au roman de Haruki Murakami *Chroniques de l'oiseau à ressort*. Je suis né au Chili en 1949, de l'autre côté du Pacifique, dans un pays frappé lui aussi par des tremblements de terre et des tsunamis, un pays de près de cinq mille kilomètres de long qui commence par un désert et finit dans l'Antarctique. Seul un oiseau fou a pu avoir l'idée de me faire naître à cet endroit.

Je dois à ce même oiseau fou la trame de mon premier roman *Le Vieux qui lisait des romans d'amour* : elle ne se déroule pas au Chili mais dans la forêt amazonienne où, toujours sur ordre de ce même oiseau fou, j'ai vécu quelques années. Plus tard, j'ai publié d'autres livres, l'un d'entre eux que les lecteurs japonais connaissent, *Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprend à voler*, se passe à Hambourg, en Allemagne, d'autres entre Berlin et la Terre de Feu, la Patagonie et la France car cet oiseau fou qui mène le monde a décidé que ma vie serait très mouvementée, toujours en voyage comme son compagnon de vol, et cela m'a permis d'avoir une perspective très particulière sur le monde et les passions humaines.

J'aime la poésie des petites choses et j'essaie de m'exprimer avec la synthèse fascinante du haïku. Je lis tout, sans méthode ni ordre de préférence car je me laisse guider par cet oiseau fou qui me dit : “prends ce livre à la bibliothèque” ou “je préfère que tu voies ce film et non pas celui-là” et je dois reconnaître qu'il ne m'a jamais déçu.

Au Chili, j'étais un étudiant heureux qui participait à l'effort pour faire progresser le pays. En 1973 il y a eu un coup d'État, une longue dictature a commencé et j'ai passé quelques années en prison. Ensuite je suis parti en exil et cet oiseau fou me disait toujours : “Du calme, ne t'inquiète pas, tout finira par s'arranger.”

J'ai maintenant soixante-deux ans et je suis ravi que mes livres soient traduits dans presque toutes les langues, j'éprouve une immense gratitude envers mes lecteurs et je partage pleinement l'avis de Kenzaburo Oe que j'admire et que j'ai eu l'occasion de connaître, quand il dit : “*Nous sommes tous apparemment prisonniers d'un monde mental où les visions se diluent dans les rêveries et les désirs.*”

Toute ma vie, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai écrit et écrirai est marqué par les rêves et le désir que m'a transmis cet oiseau fou qui mène le monde.

Le premier document qui donne la parole aux sans voix est, je suppose, un poème épique intitulé “La Araucana”. Son auteur est un poète soldat, Alonso de Ercilla, qui accompagna le conquistador Pedro de Valdivia dans la conquête du Chili en 1592. Dans ce poème, Ercilla témoigne du courage de l'autre, de l'Indien, de celui qui était différent et en même temps digne et valeureux.

La manifestation littéraire la plus connue pour avoir donné la parole à ceux qui ne l'ont pas ou ne peuvent faire entendre leur voix est peut-être le *J'accuse* d'Émile Zola car, en effet, le capitaine Dreyfus n'avait pas la possibilité de faire connaître sa vérité. Pourtant, malgré l'immense courage de l'article de Zola, la vérité ne réussit pas à s'imposer dans toute sa splendeur.

Dans la littérature latino-américaine, à partir du XVIII^e siècle, nombreux sont les écrivains qui donnèrent la parole à ceux qui n'avaient aucune possibilité de dire “j'existe”, “je vis et je ne suis pas invisible”.

Quand le Chilien Baldomero Lillo publia *Subterra* et *Sub Sole*, ses romans durs et magnifiques, il y donna la parole aux miséreux d'une manière aussi efficace que Zola dans *Germinal* mais en prenant soin d'identifier clairement les responsables des conditions de vie pénibles, misérables, inhumaines dans lesquelles se consumaient les mineurs des mines de charbon du sud du Chili et de salpêtre dans le désert d'Atacama. Baldomero Lillo donna la parole à ces hommes et ces femmes et leur permit d'incorporer eux-mêmes des mots tels que justice et droits à leur vocabulaire d'ouvriers.

On peut en dire de même du Brésilien Guimarães Rosa qui, lorsqu'il publie *Grande Sertão*, fait du narrateur celui qui parcourt une terre pleine de calamités sociales dont la description crée la plus solide des dénonciations grâce à l'utilisation du langage populaire.

À notre époque, je crois que le plus conséquent des écrivains qui veulent donner la parole aux sans voix est le Polonais Ryszard Kapuściński. Un recueil de récits comme *Ébène* reflète l'identité du continent africain dans son effort pour en finir avec le colonialisme et une pauvreté qui, pour les puissances coloniales, semblait aussi naturelle que la couleur de la peau des Africains.

Nombreux sont les écrivains, hommes et femmes qui, par bonheur, ont compris la relation dialectique présente dans la dualité personne-auteur. En tant que personne, nous avons le devoir d'établir des liens avec la vie et la société suivant une éthique rigoureuse. Plus elle est rigoureuse, plus elle nous humanise. Et avec la littérature, notre relation passe par un lien esthétique fort. Mais l'éthique et l'esthétique sont destinées à se croiser et, pour moi, le plus remarquable chez les écrivains qui m'intéressent, c'est qu'ils donnent à la littérature le même poids éthique que celui avec lequel ils affrontent l'activité sociale et l'esthétique qu'ils accordent à la littérature enrichit leurs vies.

Ce n'est pas par hasard ou par simple procédé littéraire que le Suédois Henning Mankell utilise l'argument d'un roman noir scandinave pour donner la parole aux victimes de l'apartheid en Afrique du Sud. Ni que Doris Lessing fasse de son œuvre une tribune permanente où les sans voix expriment leur désenchantement et aussi leur espoir.

Il m'est particulièrement difficile d'imaginer une littérature où le conflit entre l'homme et ce qui l'empêche d'être heureux serait absent. Je ne pourrais m'attaquer à la littérature, à l'écriture, sans la conscience d'être la mémoire de mon pays, de mon continent et de l'humanité. Il m'a été donné de vivre la seconde moitié du XX^e siècle, une époque marquée par la confrontation entre deux puissances qui utilisèrent la guerre et la paix comme moyen de chantage pour s'effrayer mutuellement et décidèrent que, dans leurs zones d'influence, la liberté, la justice sociale et la dignité humaine étaient

des sujets réservés aux élites.

On me considère parfois, je le sais, comme un curieux individu qui sacrifie son talent, ses capacités de réussite (sauf que je n'ai jamais su comment on peut réussir sans écraser les autres) et perd son temps à raconter l'histoire de gens sans grand intérêt.

Ainsi, par exemple, au lieu de narrer la dure existence d'un homme d'affaires qui réussit à devenir le plus gros actionnaire d'une fabrique de robinets, je préfère raconter l'histoire d'un humble artisan préoccupé par les fuites de quelques robinets, le gaspillage d'eau et, pour y remédier, partage ses connaissances, à l'automne de sa vie, avec les humbles habitants de son quartier, et je lui donne ma voix pour qu'il explique le miracle de l'eau, la ductilité de certains métaux, le lien entre un outil et la main pour la réalisation d'un projet.

Il y a quelques années, j'ai visité le camp de concentration de Bergen-Belsen en Allemagne. Je savais que, parmi les centaines de milliers de victimes des nazis, une fillette appelée Anne Frank y avait été assassinée et que ses restes se trouvaient dans une des fosses communes, des tombes collectives, des monuments rappelant l'horreur. Bergen-Belsen et tous les camps de concentration de tous les pays du monde se visitent en silence car la voix se refuse à décrire ce que l'œil voit, et pourtant chacun sait qu'il devra faire l'effort de nommer tout cela avec la force solennelle des mots.

Dans un coin de Bergen-Belsen, près des fours crématoires, quelqu'un, je ne sais qui ni quand, a écrit des mots qui sont la pierre angulaire de mon moi d'écrivain, l'origine de tout ce que j'écris. Ces mots disaient, disent et diront tant qu'existeront ceux qui s'obstinent à bafouer la mémoire : “J'étais ici et personne ne racontera mon histoire.”

Je me suis agenouillé devant ces mots et j'ai juré à celui ou celle qui les avait écrits que je raconterais son histoire, que je lui donnerais ma voix pour que son silence ne soit plus une lourde pierre tombale, celle du plus infâme des oublis. Voilà pourquoi j'écris.

À quatre-vingt-douze ans, Tonino Guerra,
mon ami et mon maître, s'en va

À quatre-vingt-douze ans, Tonino Guerra, ce formidable et éternel jeune homme, nous quitte. Il est l'un des grands scénaristes du cinéma italien et mondial, auteur de scénarios aussi mémorables que ceux d'*Amarcord* et de *Blow-up* mais aussi un immense poète au sens le plus vrai du terme, un Poète avec un P majuscule que nous pouvons lire en espagnol grâce à la remarquable traduction faite par le poète valencien Juan Vicente Piqueras.

J'ai fait la connaissance de Tonino au festival de Cannes, au cours d'un dîner. J'étais paralysé par l'émotion d'avoir à côté de moi un génie de l'art de raconter des histoires sur grand écran : Michelangelo Antonioni. Affligé d'une maladie qui l'empêchait presque de bouger il pouvait à peine parler mais s'exprimait parfaitement par le regard.

Soudain, les yeux d'Antonioni brillèrent encore davantage et, avec l'aide de son épouse, il se leva pour serrer dans ses bras le vieillard vénérable et élégant qui s'était approché de notre table. C'était Tonino Guerra et j'ai dit merci à la vie de m'avoir donné la chance de côtoyer ces deux géants que j'admirais tant.

Tonino parla avec son ami sans cesser de lui caresser les mains. Il y avait l'amour de deux amis dans ce geste, un amour fort qui permit à Antonioni d'effacer l'angoisse de ne pouvoir s'exprimer clairement. Ensuite, cet homme de petite taille, au corps fragile, compagnon d'aventures de Fellini, Ettore Scola, Ennio Flaiano, du grand Sabatini, m'a pris les mains et, sans cesser de me regarder dans les yeux, m'a dit :

– *Caro mio*, j'ai lu le scénario de *Nowhere*, il m'a beaucoup plu même si j'ai peur des films chorals. En somme, je t'invite à venir chez moi, à Rimini, pour te donner quelques conseils.

J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré devant la générosité d'un maître, d'un sage, et je lui ai répondu que j'étais prêt à venir chez lui quand cela lui conviendrait.

Deux jours plus tard, je suis allé à Rimini avec Massimo Vigliar, mon noble ami, producteur de mes films *Nowhere* et *Corazón verde*. En chemin, je me disais que la vie me faisait là un très grand honneur. Avoir l'avis et écouter les conseils d'un immense poète comme Tonino Guerra était une récompense, un grand prix !

Arrivé chez lui, il m'invita à faire un tour et me proposa de nous asseoir pour bavarder dans un de ses coins favoris. C'était un jardin couvert de plantes aromatiques, du basilic à l'origan, du romarin à l'aneth, de la citronnelle à la coriandre. Il appelait cet endroit "le jardin des arômes oubliés".

À midi juste, il m'emmena au bout le plus ensoleillé du terrain. Il y avait là une petite statue qui, vue de face, représentait deux colombes prêtes à s'envoler mais, quand le soleil se trouva exactement au-dessus, ces colombes projetèrent une ombre magique et très belle : les profils de ses amis Federico Fellini et Giuletta Masina au moment précis où ils échangent un baiser aussi fugace que le déplacement du soleil. Cette statue en hommage à l'amour de ses amis était, elle aussi, l'œuvre de Tonino Guerra.

J'ai reçu de lui les meilleurs conseils qu'on puisse donner à un scénariste, formulés sans la moindre pédanterie ni l'autorité que lui conférait son immense expérience, mais avec la même affection amicale avec laquelle il partagea ensuite un pain tout juste sorti du four du boulanger de son village. Chemin faisant, il me répéta qu'il était d'accord sur le fait que le scénario était la structure sur laquelle reposait tout le poids du film, il pensait aussi que cette structure devait être aussi solide

qu'élastique. “Une structure antisismique”, dit Tonino Guerra.

J'ai suivi chacun de ses conseils. Ils étaient tous avisés, fondés, rendaient l'histoire plus aisée, pour la première fois j'ai pu “voir” mon film avant de le tourner et, surtout, ils donnaient un grand rôle à la tendresse considérée comme la grande force des personnages. “La seule épique légitime réside dans la tendresse”, m'a enseigné Tonino Guerra.

Au bout d'une semaine, je lui ai envoyé mon scénario corrigé et, deux jours après, il m'a appelé au téléphone.

– *Caro mio*, maintenant c'est vraiment un scénario comme je les aime.

Six mois plus tard, avec Giuseppe Lanci comme directeur de la photographie, Roberta Allegrini comme “caméra-woman” et une équipe de cent quatre-vingts personnes, nous avons commencé le tournage de *Nowhere* au nord de l'Argentine, dans un désert de la province de Salta, près de la frontière bolivienne. La première fois que j'ai crié “action” et après le clap d'ouverture, l'aventure a commencé et j'ai dédié cette première prise à mon maître Tonino Guerra.

Pendant le tournage, Tonino m'appelait tous les deux ou trois jours. Depuis l'Italie, scénario en main, il voulait savoir ce que j'avais filmé, les séquences que j'avais réussi à tourner, me demandait de lui décrire les plans, me répétait que mon meilleur allié était mon directeur de la photographie et moi je continuais à recevoir les sages conseils de mon ami.

– *Caro mio*, tu es sur la bonne voie, n'oublie jamais la poésie des petites choses, ne lésine pas sur les plans-séquences car ils sont toujours d'un grand secours pendant le montage, fais du plan-séquence ton programme journalier de direction et souviens-toi toujours de chaque détail du dernier plan que tu as filmé. Si les producteurs disent que tu dépenses trop de pellicule, envoie-les se faire foutre : tu es Dieu dans ton film.

Je l'ai souvent revu. Je possède un trésor : un livre inédit de Tonino Guerra, illustré par lui, il me l'a offert pendant les célébrations de ses quatre-vingts ans. Tonino était la générosité à l'état pur.

Et, aujourd'hui, mon ami, mon vénérable maître : *il mio carissimo* Tonino Guerra est parti.

En repensant avec attention à tous les livres, tous les articles et les essais, tous les poèmes et les pièces de théâtre que j'ai écrits, j'y trouve le mot Sud, pareil à un talisman qui accompagne mes textes. Il y a quelques années, au cours d'une rencontre d'écrivains, un collègue scandinave se présenta en indiquant qu'il était du froid arctique, de l'aurore boréale, des brumes les plus épaisses, et énuméra une série de superbes caractéristiques de son lieu d'origine. Quand vint mon tour de prendre la parole, je dis simplement : je suis du Sud.

Être du Sud marque la vie parfois avec fatalité, d'autres fois avec une nostalgie plus épaisse que les brumes scandinaves mais aussi avec une luminosité plus forte que l'aurore boréale car c'est la lumière des gens du Sud, de mon Sud, un territoire sans frontières absurdes où l'on arrive sans autres conditions que d'aimer le Sud. Et quand on y est, on découvre en très peu de temps que ce territoire nous colle à la peau et coule dans nos veines. Alors on est le Sud.

Il y a quelques années, j'ai proposé à l'Académie royale de la langue espagnole d'intégrer un nouveau verbe à notre langue : être le Sud, et je l'ai conjugué au présent, les fenêtres de l'Académie grandes ouvertes.

Je suis le Sud, ai-je dit pour commencer par le poids des vérités éternelles. Tu es le Sud, ai-je poursuivi en m'adressant à une femme aux traits andins. Il est le Sud, ai-je indiqué en montrant un homme à la peau sombre. Nous sommes le Sud, ai-je déclaré en embrassant d'un geste les immigrants qui passaient. Vous êtes le Sud, ai-je crié aux musiciens de rue jouant sur le trottoir d'en face. Ils sont le Sud, ai-je clamé aux gens qui passaient sans voir l'Équatorienne qui s'occupait de leurs enfants, le Péruvien qui veillait à la propreté du parc, le Hondurien portant l'uniforme d'une armée étrangère, le serveur chilien d'un bar tout proche, l'Uruguayen, l'Argentin, le Bolivien, le Colombien, le Paraguayen, le Brésilien, le Nicaraguayen ou l'Africain perdu dans la savane de l'asphalte, arrivés dans le Nord, poussés par le plus pur et le plus simple des droits : le droit de vivre.

Et c'est en leur nom, parce que les gens du Sud sommes Le Sud, que ce mot est obstinément présent dans tous mes livres.

Poussé par des amis, il m'est arrivé quelquefois de confesser comment et pourquoi diable j'avais décidé d'être écrivain ou, pour parler plus modestement, d'approcher la littérature.

J'envie parfois les femmes et les hommes de lettres qui avouent avoir vécu en compagnie de bibliothèques familiales vétustes et bien remplies. Ce n'est pas mon cas. J'ai grandi dans un quartier prolétaire de Santiago du Chili et, même s'il y avait à la maison quelques livres, surtout des romans d'aventures, Jules Verne, Emilio Salgari, Jack London, Karl May, dire qu'il s'agissait d'une bibliothèque relèverait d'une terrible prétention.

Lorsque j'étais un enfant ou un préadolescent de treize ans, mon grand rêve était de percer dans le football et d'arriver un jour à devenir professionnel de ce grand sport. Je ne me débrouillais pas trop mal. J'étais avant-centre dans l'équipe minime de Unidos Venceremos FC, le club de Vivaceta, mon quartier.

Mon rapprochement avec la littérature a commencé un dimanche d'été alors que, mes chaussures de foot sur l'épaule, je me dirigeais vers le stade Lo Saenz, propriété du syndicat Santiago Watt regroupant les ouvriers de Chilectra, la compagnie chilienne d'électricité. C'était le terrain où se disputait la coupe du quartier.

En ce temps-là, on bichonnait ses chaussures, on les enduisait de graisse de cheval et, selon les caractéristiques du stade où se déroulait la partie, on changeait de crampons : souples, taillés dans de vieux pneus quand le terrain était mou ou humide ; durs, généralement en cuir quand il était très sec ; et légers, presque toujours en os quand on avait le plaisir de jouer sur de la pelouse.

Dans le vestiaire, notre "Mister Pipa" nous donnait des conseils et expliquait sa tactique. Il était ainsi surnommé en hommage à l'entraîneur de *Barrabases*, la BD la plus lue au Chili, dans laquelle Themo Lobos proposait chaque semaine une partie de foot imaginaire entièrement dessinée par lui.

Notre formation jouait selon le classique 4-2-4 et je portais généralement le numéro 11 ou le 10 quand notre attaquant, Chico Valdés, était absent pour une raison ou une autre. De plus, j'étais presque exclusivement chargé de tirer les penalties et, sans vouloir me vanter, je les ratais rarement. Enfin, ma mission consistait à faire de bonnes passes en direction du camp ennemi.

Ce dimanche-là, je marchais de bonne heure dans ma rue car les matchs des minimes se déroulaient à 10 heures du matin, quand je vis soudain un camion de déménagement devant une maison. Une nouvelle famille venait habiter dans mon quartier. J'offris mes services à un couple d'adultes qui faisaient passer les meubles du camion dans la maison et, alors que je transportais une petite table, je la vis. C'était la plus belle fille que j'avais vue en treize années de vie.

Aussitôt je me mis à décharger furieusement chaises, matelas, baluchons de linge, caisses. Je peux dire sans exagérer que j'ai pratiquement descendu du camion et emmené dans la maison la plupart des biens de la famille.

Quand je sentis que je devais me rendre au stade, je pris congé ; la mère insista pour me servir un rafraîchissement et demanda à sa fille – la plus belle que j'avais vue en treize années de vie – de m'apporter un Orange Crush. Je pris la bouteille avec émotion et la mère dit alors :

– Gloria, pourquoi n'inviterais-tu pas ton ami à ton anniversaire dimanche prochain ?

À dire vrai, la plus belle fille que j'avais vue en treize années de vie m'invita sans grand enthousiasme. Et moi je partis vers le stade en répétant son prénom. Gloria. J'étais au paradis.

Ce matin-là je jouai mal. Très mal. Je ratai même plusieurs passes alors que c'était ma

spécialité ; un joueur de la ligne médiane envoyait un ballon en hauteur vers l'aile droite et je me trouvais toujours là pour le réceptionner de la poitrine et continuer, pratiquement collé à la ligne de chaux blanche, en attendant que les autres avants envahissent le camp ennemi pour faire la passe qui finissait presque toujours par un but de Chico Valdés ou de Cabezón Apablaza. Le Mister me criait : “Concentre-toi ! Qu'est-ce qui t'arrive ?” Moi j'étais au paradis.

Les minimos jouaient deux mi-temps de quinze minutes. Je passai la deuxième sur le banc de touche. Mister me prenait la température, me demandait si j'avais déjeuné ce matin. Moi j'étais toujours au paradis.

Cette partie se termina en déroute du Unidos Venceremos FC. Tous mes camarades m'insultaient, Mister essayait de ramener le calme en disant que la noblesse du football consiste à savoir encaisser les défaites. Moi j'étais toujours au paradis.

Je passai une semaine atroce à me demander quel cadeau offrir à Gloria pour son anniversaire. Un disque ? J'ignorais ses goûts musicaux. Un livre ? Lequel ? Une barre du meilleur chocolat Costa. Et si elle ne l'aimait pas ? Finalement, je décidai de me défaire de mon trésor le plus précieux, et je n'en éprouvai aucun chagrin. Le dimanche suivant, après une autre partie où j'avais encore une fois mal joué et qui, par bonheur, avait fini sur un match nul, je pris une douche et me rendis à cinq heures de l'après-midi chez Gloria avec mon trésor soigneusement enveloppé d'un magnifique papier cadeau.

Je la trouvai entourée d'autres gamins du quartier, souriante, plus belle que le dimanche précédent et, me frayant un passage en jouant des coudes, j'arrivai jusqu'à elle. Tremblant d'émotion, je lui fis la bise, lui murmurai bon anniversaire et lui offris mon cadeau.

– Merci, dit-elle et elle le posa sur un meuble où se trouvaient d'autres présents.

– Ouvre-le, lui demandai-je d'une voix qui essayait vainement de paraître assurée.

– J'aime ouvrir les cadeaux quand je suis seule, me répondit-elle et elle consacra toute son attention aux autres enfants qui l'entouraient.

– Maintenant ! Ouvre-le maintenant, lui ordonnai-je certain que, dès qu'elle verrait mon cadeau, cette cour de requins disparaîtrait sur-le-champ.

Ses beaux yeux qui passaient du marron clair au vert émeraude s'ouvrirent sous l'effet de la surprise. Elle prit le paquet, défit le ruban, ôta le papier et, à ma grande stupéfaction, prit mon trésor le plus précieux comme s'il s'agissait d'un rat crevé. Elle murmura un “merci” du bout des lèvres et le reposa près des autres cadeaux.

J'avais plus d'une fois entendu mon père se plaindre de la difficulté à comprendre les femmes et, cet après-midi-là, je sus que mon vieux avait raison.

À coups de coude, je me frayai de nouveau un passage au milieu des requins qui l'entouraient, me plantai devant elle et lui demandai si elle savait ce qu'était mon cadeau.

– Une photo. Et je t'ai déjà remercié, répondit-elle et elle tourna ses regards vers le groupe de requins qui murmuraient : “Casse-toi, boulet, va voir dehors s'il pleut” et autres phrases franchement hostiles.

Mister répétait que la noblesse du football consiste à savoir encaisser les défaites mais insistait également sur le fait que la victoire est fille de la persévérance. Je me plantai donc de nouveau devant ses beaux yeux pour lui expliquer ce que je lui avais offert.

– Non, Gloria. Ce n'est pas une photo. C'est LA photo, m'écriai-je en lui montrant la photographie de la sélection chilienne de football signée par tous les cracks qui, pendant le Championnat du Monde, joué au Chili en 1962, c'est-à-dire quelques mois plus tôt, avaient obtenu la troisième place qui ferait pour toujours l'honneur du football chilien. J'avais mis des heures, des jours, des semaines, des mois à réunir toutes ces signatures parmi lesquelles se détachaient celles de Michael Escutti, le gardien, de

Jorge Toro, le meilleur buteur, de Leonel Sánchez, Tito Foulleaux, de tous les immortels.

– Je n'aime pas le foot, répondit-elle. Et cette phrase me fit découvrir le poison des amours impossibles.

– Et on peut savoir ce que tu aimes ? vociférai-je avec la certitude du paradis perdu.

– J'aime la poésie, dit-elle avant de disparaître de ma vie.

Mais elle ne disparut pas totalement car je continuai à penser à elle, à la regarder de loin quand, vêtue de son uniforme du Lycée de Jeunes Filles, elle se dirigeait vers l'arrêt du bus. Un jour, un recueil de poèmes de Pablo Neruda tomba entre mes mains : *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*. En lisant précisément le poème 20, je sentis que Neruda l'avait écrit en pensant à moi et à mon paradis perdu.

Je me suis alors transformé en un fervent lecteur de poèmes. De García Lorca à Antonio Machado, de Gabriela Mistral à León Felipe, de Neruda à de Rokha et, au fil du temps, l'amour des mots m'est apparu comme un amour fidèle qui ne me trahirait jamais.

Gloria avait disparu de ma mémoire quand j'ai commencé à écrire de la poésie ou ce que je croyais pouvoir être considéré comme telle.

La vie est une somme de doutes et de certitudes. J'ai un gros doute et une grande certitude : pour le doute je me demande si la littérature a gagné quelque chose avec mon engagement dans la parole écrite et pour la certitude je suis sûr que le football chilien a perdu un grand avant-centre à cause de la littérature.

Aujourd'hui, 7 mars, ce jeune homme appelé Gabriel García Márquez – Gabo pour les intimes – fête ses quatre-vingt-cinq ans et, en son honneur, je vous invite à partager cette histoire que peu d'amis connaissent.

En 1990, nous nous sommes trouvés tous les deux à Santiago du Chili. Lui revenait après avoir fait la promesse de ne pas fouler le sol chilien tant que la dictature resterait au pouvoir et moi je rentrais d'exil.

Gabo avait pour mission de remettre le prix de la Défense des droits de l'homme à l'évêque luthérien Helmut Frenz, un Allemand qui avait risqué sa vie pour ceux qu'on pourchassait ; quant à moi, comme c'était mon retour, les camarades de la revue *Análisis* qui avec l'Académie d'humanisme chrétien décernaient ce prix, avaient décidé de faire de moi l'amphitryon de cet écrivain magnifique et vénéré.

Le troisième jour, au petit-déjeuner, alors que nous dégustions des fruits de mer au marché central de Santiago, Gabo me raconta que son grand ami Pablo Neruda l'avait invité à manger dans un lieu dont il avait oublié le nom mais où les tables et les chaises avaient les pieds dans le sable d'une plage, les crabes se promenaient, indifférents à l'appétit des commensaux, les nobles congres, les gracieux poissons-scies, les soles flegmatiques et autres espèces marines sautaient joyeusement sur la table.

D'après ces indications, je lui dis qu'il ne pouvait s'agir que de Caleta El Membrillo, à Valparaíso. Je ne savais pas si l'endroit était encore comme dans son souvenir mais on pouvait aller manger au bord de la mer. Nous sommes partis dans une vieille Simca prêtée par un camarade de *Análisis* et, deux heures plus tard, nous étions dans un restaurant qui, effectivement, avait toujours les pieds de ses tables et de ses chaises dans le sable.

Une fois assis, nous avons commandé en entrée des ormeaux à la sauce verte et un pichet de vin nouveau, au goût rafraîchissant du sud du Chili. Le serveur nous a présenté dans une corbeille des poissons encore frétilants, nous avons choisi un congre aux écailles argentées en demandant de le faire griller avec juste un peu d'ail pour le relever puis nous avons commencé à manger.

Nous en étions là quand j'ai remarqué, à la table voisine, un couple dont l'homme regardait Gabo avec insistance. Comprenant qu'il l'avait reconnu, j'ai espéré qu'il se montrerait discret. J'ai prévenu Gabo et il m'a répondu “aucune importance tant qu'il ne vient pas s'interposer entre les ormeaux et moi”.

Nous avons poursuivi notre repas, passant des ormeaux au délicieux congre du Pacifique. Le regard du type se faisait de plus en plus insistant et, finalement, n'y tenant plus, il s'est levé et s'est approché de nous.

Il m'a ignoré mais s'est incliné devant Gabo et lui a dit sans le quitter des yeux :

– On a dû te le dire souvent, mon vieux, mais tu es tout le portrait de García Márquez. La ressemblance est incroyable.

Gabo, sans perdre son calme, lui a répondu que c'était vrai, qu'on le lui avait souvent dit.

Le type restait là, regardait Gabo et hochait la tête avec incrédulité, je me suis donc adressé à lui avec fermeté :

– Oui, il lui ressemble, on le sait, mais on est en train de parler affaire mon associé et moi, alors merci de retourner à ta table.

Le type est parti avec une moue méprisante mais il a continué de nous regarder avec insistance depuis sa place tout en parlant avec sa femme. Comme je le craignais, il est revenu. M'ignorant toujours, il a posé cette fois une main sur l'épaule de Gabo et, les yeux fixés sur lui, a déclaré :

– Écoute, mon vieux, je ne sais pas si tu es au courant, mais il y a un concours à la télé : “Chercher le sosie.” Présente-toi, tu vas gagner, j'en suis sûr. Je peux te recommander à un ami qui travaille sur cette chaîne. Tu vas gagner, mon vieux, tu ressembles comme un frère jumeau à García Márquez. C'est incroyable !

Gabo m'a regardé et a dit une phrase qu'on pourrait trouver dans la bouche du colonel Aureliano Buendía et que j'ai mis quelques secondes à comprendre : “Mentir et manger du poisson demandent beaucoup d'attention.”

Cela voulait dire qu'il n'avait pas l'intention d'interrompre la dégustation de son congre et que c'était à moi de nous débarrasser de ce bonhomme.

– Oui, mon vieux, il ressemble à García Márquez et on te remercie de nous avoir parlé du concours. On va aller à la télé, je suis sûr moi aussi que mon associé va gagner mais maintenant, s'il te plaît...

Le type a bougonné un “OK” puis est retourné à sa table.

– Le concours, tu n'en parles pas sérieusement ? a marmonné Gabo pendant qu'on commandait du *mote con huesillo* ², le dessert chilien par excellence.

On maudissait le Nescafé qu'on nous avait servi pour parachever le repas quand le type et sa compagne se sont levés de table mais, avant de sortir, il est revenu et a laissé tomber une sentence qui mérite de passer à la postérité :

– La ressemblance est très grande, on ne peut pas le nier, mais en y regardant bien, tu es plus vieux et plus moche que García Márquez.

Depuis ce jour-là, chaque fois que nous nous sommes revus, mon cher, mon vénéré Gabo m'a demandé : “Lucho, tu te rappelles la fois où j'ai été plus vieux et plus moche que moi-même ?”

Comment aurais-je pu oublier cette histoire partagée avec un géant appelé García Márquez, Gabo pour les intimes.

Parfois les mots manquent de sens ou, s'ils en ont eu, l'ont perdu en chemin mais moi je continue de croire à la force des mots pour mettre à plat les choses, les faits et, ensuite, mesurer s'ils doivent ou non être changés.

Comme le dit Juan Gelman, les années passent et vieillissent avec moi. Chaque jour, j'en suis convaincu, je lis des livres qui n'intéressent personne et les autres lisent des livres qui ne m'intéressent pas. Chaque jour je dis NON aux invitations à participer à des rencontres d'écrivains parce que ça me fatigue, le show littéraire, ce podium où s'exhibent les pires vanités, et les médiocrités les mieux conservées m'ennuie.

Chaque jour j'aime davantage la vie, la rue, les faits sociaux car je trouve que c'est là que les mots remplissent encore une fonction nécessaire.

J'ai parfois l'impression de vivre au milieu de réalités parallèles et d'être obligé de choisir celle dans laquelle je veux évoluer.

Ainsi, par exemple, aujourd'hui 25 juin 2012, alors que j'écris ces lignes, je reçois une invitation à une conférence. Un écrivain latino-américain de passage en Espagne va dissenter sur les similitudes entre son œuvre – il est l'auteur de trois romans extrêmement mauvais – et celle du grand Marcel Proust. La conférence ne sera même pas intéressante, je le sais, et avant de répondre “merci, je ne viendrai pas”, m'arrive une autre invitation : il s'agit d'accompagner les mineurs des Asturies en grève depuis déjà un mois pour empêcher la fermeture des dernières mines parce que ce serait la mort des petites villes, des villages et des régions qui vivent de cette activité. Ils ont entamé une marche vers Madrid.

Je me demande alors si je serais capable d'assister à la conférence de l'écrivain latino-américain de passage en Espagne, d'entendre et d'assister à son striptease intellectuel, son ego comparatif “Proust and me” et d'écrire quelque chose là-dessus.

Non. Je ne pourrais pas car la valeur que je donne aux mots m'a appris qu'ils ont un sens profond du respect humain et souffrent quand on les utilise mal.

Par contre, je me sais parfaitement capable de me pencher à la fenêtre, de regarder vers le sud – tout se passe toujours au sud – et de voir, sous la bruine éternelle qui enveloppe les vallées des Asturies, couvrant tout d'une couche d'humidité subtile comme un voile de mariée, des centaines d'hommes et de femmes réunis près de la route. Non, me disent les mots, ne dis pas route, dis plutôt chemin. C'est vrai. Ces hommes et ces femmes se réunissent près du chemin caillouteux qui serpente au milieu des vertes prairies et de plusieurs villages de la région minière.

Les mots me dictent ce que je vois, ils m'indiquent que le soleil dissipe peu à peu la brume, que la bruine, *el orbayu*, fait place à une intense lumière qui met en valeur le vert des prairies, le blanc des petites maisons aux toits de tuiles rouges, les montagnes renfermant le charbon qui fait vivre les hommes et les femmes de la région minière.

Les mots me disent de bien les ordonner pour faire remarquer les drapeaux rouges des syndicats à la tête du cortège et ces mêmes mots m'indiquent que je dois laisser de côté mon roman en cours d'écriture pour raconter les détails petits et grands de la résistance minière.

Je sais que je fais bien mon métier. Certains verront dans cette affirmation un manque de modestie et c'est vrai, je ne suis pas modeste car j'ai toujours pensé que cette vertu doit être pratiquée par ceux qui ont vraiment des raisons de l'être comme, par exemple, l'auteur de très mauvais romans

qui n'hésite pas à dissenter sur “Proust and me”.

Je peux imaginer et créer des univers de fiction mais les mots ont décidé de rejoindre le parti de la résistance et me demandent de raconter l'odyssée d'un homme qui se lève à six heures du matin.

Pour son petit-déjeuner, il boit le lait de la vache d'un voisin, mange plusieurs tranches de pain taillées par sa femme dans la miche et la croûte craquante produit le son le plus proche de l'amour. L'homme embrasse sa femme, un petit garçon et une petite fille, et s'en va. Au bout de quelques minutes, il se retrouve dans un hangar, fait descendre une chaîne et, avec elle, sa grosse combinaison de mineur, les souliers à bouts renforcés, les gants de sécurité, le casque avec sa lampe. Il se change. La chaîne remonte avec, cette fois, ses vêtements ordinaires et les mots, et cet homme, et moi savons que, souvent, cette chaîne ne redescend pas et que la mine a englouti pour toujours un mineur.

Il est possible qu'il existe une certaine similitude entre les romans de l'écrivain latino-américain de passage en Espagne et Marcel Proust. On s'en fout ! me disent les mots et ils continuent de me dicter les pas de cet homme vers une cage, vers l'ascenseur dans lequel, avec d'autres camarades, il s'enfonce dans les profondeurs de la terre, dans l'obscurité plus dense et plus visqueuse à chaque mètre. Les mineurs allument les lampes de leurs casques ainsi les mots et moi pouvons voir qu'ils sont arrivés à la galerie principale. Là, ils grimpent dans un petit train pour atteindre d'autres galeries. Une fois arrivés ils marchent, d'abord debout mais, à mesure qu'ils avancent, l'endroit devient plus bas et plus étroit, ils doivent se courber, l'obscurité et l'humidité alourdissent l'air et ils arrivent ainsi au filon, au charbon qui fait vivre le village deux mille mètres au-dessus d'eux.

Les mots choisissent comment appeler ce qui couvre leurs oreilles quand les haveurs blessent la roche de leurs poignards d'acier trempé. Leurs visages se tendent sous l'effort, la montagne résiste, eux aussi et les mots encore davantage car ils veulent montrer, ils veulent que je dise la profondeur du trou ouvert par les haveurs, que je raconte comment les artificiers posent les charges explosives et donnent le signal de se mettre à l'abri.

Je raconte le travail, je raconte l'effort humain. Merci, les mots.

Les mineurs se réfugient dans un coin. L'explosion secoue la mine, la montagne se plaint, elle se sent blessée, humiliée et, dans la voix puissante de la roche, on devine un esprit de vengeance. Les mineurs regardent les poutres qui soutiennent les galeries et se mettent à retirer les débris de pierre pour qu'enfin apparaisse le filon, noir dans l'obscurité la plus noire.

Et ces hommes que maintenant je vois marcher à la surface, traversant les vallées pour rejoindre d'autres mineurs et d'autres encore quelques jours plus tard jusqu'à représenter des centaines d'hommes qui, pesant les mots, disent qu'ils se battent pour le pain, le travail, la vie.

Ils sont accueillis dans les villages qu'ils traversent. Courage, camarades ! Les gens les saluent, leur offrent de l'eau, du pain, une pomme rebelle et résistante cueillie dans un verger des Asturies.

Les mineurs se reposent, nous nous asseyons, les mots et moi, à côté d'eux car leur fatigue est aussi la nôtre, leur courage est le nôtre, et leur volonté de résister est notre oxygène.

Je choisis les mots qui me permettent de raconter l'univers et, comme je suis fidèle aux miens, à ceux dont l'effort pour résister rend la vie possible, j'écris, je raconte et je résiste.

Il y a cinquante ans et quelques jours, les mineurs du charbon des Asturies retournèrent à l'obscurité des galeries après deux mois de grève qui secouèrent les fondations du franquisme. Mais tous ne remirent pas la lampe de cuivre à l'épaule ni le casque. 356 d'entre eux furent emprisonnés, 126 déportés et 198 licenciés. Beaucoup diront : c'est de l'histoire ancienne. D'autres : la rappeler c'est ouvrir de vieilles blessures. Le monde a changé, diront plus d'un.

J'écris ces lignes avec la grammaire qui me convient le mieux, celle de la colère et de l'admiration pour ces hommes et ces femmes des bassins miniers des Asturies et du León. Admiration pour ces vieux qui firent la grande grève de 1962 et pour ceux d'aujourd'hui qui, une fois de plus, se battent pour défendre leurs droits et garder leur travail. Aussi dur soit-il, ils s'y attellent avec courage, avec une opiniâtreté que ne connaissent ni les traders ni les ronds de cuir de tous poils.

Comme maintenant, alors que je suis aux côtés des miens, les mineurs de Langres, de Mieres, de Turón, de ceux qui descendent dans le puits María Luisa, ou celui des Femmes Mortes, l'écrivain cède la place, inutile d'écrire sur la justice de leurs revendications car, aujourd'hui, en juin 2012 et à cinquante ans et quelques jours de la Grande Grève de 1962, les mineurs ont cessé le travail pour défendre le minimum : leur poste de travail.

Aujourd'hui ils se battent pour la mine, le trou qui envahit les entrailles de la terre où ils pénètrent d'abord dans la "cage", l'ascenseur qui les fait descendre jusqu'à la première obscurité. Puis ils prennent un petit train qui les conduit à l'entrée des galeries. À partir de là, leurs lampes perforent les ténèbres. Debout puis très vite courbés et enfin en rampant, ils arrivent aux filons que les haveurs entaillent au milieu d'un mélange d'eau, de poussière et d'obscurité plus profonde encore.

"Mon grand-père était haveur, là-bas au fond de la mine et il a laissé sa vie en creusant le charbon", dit une vieille chanson de lutte.

Hier, 6 juin 2012, pendant que les banquiers et les spéculateur d'Espagne et d'Europe se frottaient les mains à l'annonce de nouvelles restrictions dans le domaine social et de la législation du travail, la police a chargé les mineurs des Asturies et, une fois de plus, mon corps s'est débarrassé de l'écrivain comme d'une peau gênante : le clavier, cette plume symbolique, est de trop, ne sert à rien, je n'en veux pas. Les mains se tendent toutes seules vers la pierre grossière et servent à lever la barricade dont la solidité est le meilleur des romans, le plus beau poème qu'on puisse écrire.

"*J'ai la chemise rouge, trai lara lara lairarai, du sang d'un camarade, regarde Marusiña, regarde dans quel état je suis*", chantent les mineurs que j'ai connus dans les clubs de lecture de Turón ou de Mieres. Ce sont les fils et petits-fils des vieux mineurs de 1962 car on reçoit la mine en héritage, elle coule dans leurs veines et, aussi dur que soit le travail, elle leur donne quelque chose qui n'est pas coté dans les réunions des actionnaires : la fierté d'être mineur.

En 1960, les mineurs du charbon de Lota, dans le sud du Chili, ont entamé une grève. Elle a duré 96 jours et seul un terrible tremblement de terre qui a secoué le pays y a mis fin. Le gouvernement chilien a tenté de les faire plier en les assiégeant, laissant la faim faire le sale boulot avant les balles. Mais leur grève est arrivée jusqu'aux mines des Asturies, à *la cuenca*, et un bateau chargé de nourriture, de médicaments et de lettres de soutien est parti de Gijón pour aider leurs lointains camarades du sud du monde.

Beaucoup diront : c'est de l'histoire ancienne mais pour les fils et petits-fils des mineurs de la Grande Grève cela s'appelle la solidarité de classe, l'internationalisme prolétarien.

La grève d'aujourd'hui est totale, d'une durée indéterminée, et elle ne cessera que lorsque le gouvernement fera marche arrière et garantira le maintien de l'exploitation des mines de charbon.

La police, les forces anti-émeutes chargeront de nouveau pour défendre le pouvoir, les patrons, les actionnaires des compagnies minières, les comptes bancaires cachés dans les paradis fiscaux, les parlementaires corrompus qui justifient les restrictions brutales dans le domaine social et la législation du travail et nient le droit le plus élémentaire : le droit sacré au travail.

Mais on a dépoussiéré le mot camarade, il brille d'un nouvel éclat et cela est suffisant pour l'homme, le citoyen, parce qu'au moment de se battre, l'écrivain cède la place.

Il y a quelques années, un jet privé a atterri à Madrid. Il transportait M. Adelson, un “promoteur du tourisme”, propriétaire de plusieurs casinos et hôtels à Las Vegas. Il venait dans l'intention de tâter le terrain et de recenser les personnes corruptibles et les imbéciles susceptibles de gober une des plus grosses arnaques dont on se souvienne.

Cela s'appelle une “étude de marché” et M. Adelson, qui avait besoin d'un vaste terrain pour y installer une copie de Las Vegas, s'est bien gardé de parler des dessous de l'affaire : pour les nouveaux milliardaires russes et chinois aller à Las Vegas présente certains inconvénients quand on veut transporter des valises pleines d'argent. Par contre, en Europe, il suffit d'entrer dans un pays de l'espace Schengen pour se déplacer sans difficulté et comme les pays de l'est de l'Europe, limites orientales de l'espace Schengen, ne sont pas connus pour leur respect de la légalité, la possibilité de compter sur un endroit où blanchir de l'argent selon la méthode archi-connue du jeu était une nécessité d'une extrême urgence.

M. Adelson choisit l'Espagne après avoir appris que Carlos Fabra, un ex-président du Conseil général de Castellón, gagnait régulièrement le jackpot à la loterie, un moyen d'être lavé de tout soupçon de corruption face à certains juges incompréhensifs qui s'obstinaient à douter de sa chance au jeu. Carlos Fabra est entré dans l'histoire universelle de la corruption après avoir fait construire un aéroport international où jamais le moindre avion n'a décollé ou atterri, sans parler d'un épouvantable monument à sa personne qu'il a fait ériger à l'entrée de cet aéroport fantôme.

Madrid et la Catalogne commencèrent à se disputer la possibilité d'accueillir Eurovegas car, aux dires de M. Adelson, les hôtels, bordels et casinos du complexe allaient créer deux cent cinquante mille emplois, d'une moralité irréprochable pour certains, douteuses pour d'autres.

M. Adelson posa quelques conditions à ses hôtes catalans et madrilènes, lesquels inventèrent une nouvelle forme de déférence fondée sur le talent discutable de baisser son froc dans le cas du Président de la Generalitat ou sa petite culotte dans celui de la Présidente de la Communauté de Madrid. L'enjeu, dans ce cas, n'était pas le plus important, il s'agissait de démontrer à M. Adelson la détermination de rester le cul à l'air livrés au bon vouloir de son altesse.

Parmi les conditions de M. Adelson figurait celle d'avoir sa propre légalité en matière de législation du travail, d'être une sorte de Vatican dans le domaine de l'emploi et on sait bien comment les propriétaires de bordels et de casinos règlent les problèmes avec leurs employés. Les romans noirs, le cinéma et les archives judiciaires sont remplis de leçons sur ce sujet. Évidemment, briser les jambes ou la colonne vertébrale de ceux qui perdent la confiance du Parrain est plus rapide qu'une lettre de licenciement.

Le très honorable Président de la Generalitat et la Présidente de la Communauté de Madrid lui répondirent que bien sûr, il ne pourrait en être autrement. Alors M. Adelson dit qu'il voulait en plus dix ans d'exonération fiscale, c'est-à-dire ne pas payer d'impôts ni fonciers pour les immeubles abritant les hôtels, casinos et bordels, ni sur le revenu pour les bénéfices qu'il en retirerait. Sur ce point, il faut reconnaître que le Président de la Generalitat eut du mal à résister au proverbial amour de l'argent des Catalans et son accord, à contrecœur, fit gagner des points à la Présidente de la Communauté de Madrid. Habillée en majorette elle lui offrit un “oui, d'accord !” plein d'une sensualité qui ne réchauffa pas la froideur de cow-boy de M. Adelson.

M. Adelson exigea qu'on puisse fumer dans ses hôtels, ses bordel et casinos grâce à un moratoire

sur la loi antitabac qui, en Espagne, interdit de fumer dans tous les lieux publics sans exception. Esperanza Aguirre, Présidente de la Communauté de Madrid, répondit avec enthousiasme “s'il faut changer la loi, eh bien on la change”, oubliant que c'est le rôle du Parlement.

Maintenant, M. Adelson exige – où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir – que ce soit les banques espagnoles qui financent ses hôtels, bordels et casinos. Il précise également qu'il ne s'oppose pas à ce que le gouvernement espagnol demande un prêt aux institutions européennes pour financer cette nouvelle illustration du progrès et de la grandeur de l'Espagne que sera le mégabordel d'Eurovegas ou le plus grand lupanar du monde. Mais les braves propriétaires de ces établissements qui allument leurs néons au bord des routes manifestent leur désaccord face à cette concurrence déloyale.

Leur corporation – la Royale Association des Commerçants de Viandes Diverses – indique que le coût des importations de cul-d'œuvre (ils n'osent pas parler de main-d'œuvre) va monter en flèche et qu'il deviendra de plus en plus difficile de trouver des mineures pour satisfaire les exigences de leurs clients en soutane ou des filles bien en chair et lascives qui répondent plus ou moins au goût général du consommateur national. Ils signalent non sans préoccupation qu'ils payent de leur poche le rasage des têtes de leurs portiers, gros bras et autres fonctionnaires chargés de maintenir l'ordre tout comme les tatouages de leurs employés préposés au contrôle et au maintien de la production. Leurs doléances sont des plus raisonnables particulièrement en temps de crise où, par manque d'argent chez les consommateurs, ils ont dû consentir des prêts à taux extrêmement bas et où, malgré la multiplication des “fornicards”, les bénéfices ne sont pas à la hauteur de leurs sacrifices patriotiques.

Leur principale préoccupation concerne les fatidiques vendredis espagnols où, après chaque conseil des ministres, les mesures annoncées pour pallier les effets de la crise font naître chez les citoyens l'idée néfaste que la sodomie est gratuite et de plus en plus volontaire.

Mais M. Adelson a maintenant de nouvelles exigences : droit de cuissage, prestations gratuites à durée indéterminée et une innovation instituée de manière autoritaire, l'art de fumer des cigares par le rectum.

La présidente de la Communauté de Madrid ne cache pas son enthousiasme devant toutes ces mesures qui démontrent les qualités d'un chef d'entreprise. Eurovegas, le plus grand lupanar d'Europe, deviendra bientôt une réalité, confirmant ainsi la particularité de la marque Espagne : *Spain is different*. Champioooooons...

Bien que représentant de Dieu sur la Terre, Joseph Ratzinger est en réalité un homme malade qui aura bientôt quatre-vingt-cinq ans. Selon l'expression de l'*Osservatore Romano*, c'est “un berger entouré de loups”.

Les cardinaux de l'église catholique, apostolique et romaine avaient pour habitude de régler leurs différends en utilisant le poignard ou des poisons puissants préparés par des mains anonymes pour les papilles des anciens souverains pontifes. Cela s'appelle la tradition ecclésiastique et, en vérité, on devrait la conserver mais l'église catholique s'est également modernisée dans ce domaine et, bien que les prélats soient toujours de fervents adeptes de la tradition, on a commencé à utiliser des moyens plus sophistiqués pour éliminer le pape gênant.

Karol Wojtyla, mauvais dramaturge, poète encore pire, acteur détestable aux dires de ses anciens camarades de Cracovie et pape médiocre (son unique miracle, ne l'oublions pas, consiste à avoir guéri une religieuse anonyme et invisible atteinte de la maladie de Parkinson), a commencé à être assassiné quand la curie l'a accusé de “syndrome de l'endetté”. Le pape polonais ne comprenait rien aux affaires de Vatican SA et l'évêque Marcinkus s'est chargé de lui dépeindre un panorama épouvantable pour la chrétienté et pour sa sainteté elle-même s'il osait toucher aux saints testicules de la Banque Ambrosiano. Pris de panique, le vieux Polonais déambulait dans la chapelle Sixtine ou la Basilique Saint-Pierre pour éteindre les lumières tandis que l'évêque Marcinkus ou les sicaires de la “loge p2” pendaient à un pont londonien Roberto Calvi, dernier directeur de la Banque Ambrosiano, connu également comme le Banquier de Dieu.

Aujourd'hui, la curie a, semble-t-il, décidé d'accélérer progressivement la mort de Benoît XVI en lui adressant des avertissements, une méthode mafieuse qui nous rappelle le film *Le Parrain*.

L'archevêque Carlo Maria Vigano, nonce du Vatican aux États-Unis, a divulgué dans un programme de télévision une lettre dans laquelle il alertait le pape à propos de différents cas de corruption au Vatican et lui demandait de le maintenir à son poste de secrétaire général du “*governatorato*”, le département chargé des achats et des licitations de tout l'État du Vatican, un territoire permettant toutes sortes de magouilles, particulièrement dans une entreprise comme Vatican SA régie par une hiérarchie aussi obsolète que détestable. La lettre de l'archevêque Vigano se termine sur une série de mises en garde à propos d'un complot destiné à isoler le vieux pape allemand en éloignant de lui par différents moyens tous ses hommes de confiance. Et Vigano a été écarté de l'entourage papal. Depuis sa nonciature aux États-Unis, il avertit le monde que la fin du pape Ratzinger pourrait être imminente.

Pour renforcer la théorie du complot, le journal *Il Fatto Quotidiano* vient de publier une lettre récemment envoyée au pape par le cardinal colombien Darío Castrillón Hoyos dans laquelle ce prélat s'égosille à dire du mal de Paolo Romeo, archevêque de Palerme en Sicile. Selon lui, ce dernier ridiculise constamment le pape : il blâme avec aigreur sa façon négligée de porter la mitre, l'effet pernicieux que provoque chez les fidèles le fait de le voir traîner la crosse ou des doigts si fins qu'on prendrait parfois l'anneau papal pour une montre. Non content de ses mouchardages d'ordre domestique, le cardinal colombien assure que pendant une visite de l'archevêque de Palerme en Chine, au cours d'un dîner très arrosé, il était devenu l'attraction de la soirée en révélant des secrets du Vatican à ses hôtes du parti communiste.

Entre deux verres d'alcool de riz et de bon whisky irlandais *made in China*, l'archevêque de

Palerme raconta que le pape et son numéro deux, le cardinal Tarciso Bertone, s'insultaient avant de se saluer, se traitaient de fils de pute à tout bout de champ et s'accusaient de porter la soutane sans la dignité imposée par leur ministère. Les hôtes du parti communiste chinois voulurent savoir l'origine de cette sainte colère et remplirent une fois de plus son verre pour qu'il continue de parler.

D'après l'archevêque de Palerme tout avait commencé la fois où le cardinal Tarciso Bertone avait dit à haute voix que, selon la progression mathématique des charges ecclésiastiques, le numéro deux deviendrait un jour numéro un. Ratzinger avait répondu “*ruhe du verdamnte Hexe*” (tais-toi maudite sorcière). Traduite en chinois, cette petite phrase en allemand suscita l'hilarité générale.

Entre deux hoquets chargés d'alcool et deux rots fleurant bon l'ail, l'archevêque de Palerme fit deux annonces, provoquant un silence général. La première était que Ratzinger, conscient de sa mort prochaine, naturelle ou provoquée, avait tout combiné pour que le prochain pape soit le cardinal Angelo Scola, actuel archevêque de Milan. La deuxième, que Benoit XVI mourrait avant un an.

La lettre de mise en garde adressée au pape par le cardinal colombien se termine en indiquant que tout ce qu'il dénonce est arrivé à ses oreilles grâce à deux jeunes curés qui, furieux de s'être vu refuser quelques jours de retraite spirituelle dans un orphelinat de Pékin, avaient décidé de raconter à Dan Brown tous les propos de l'archevêque de Palerme mais, devant le refus de l'écrivain de partager avec eux les droits d'auteur du *Da Vinci code II*, ils avaient préféré faire confiance à la sainteté andine en échange de quelques grammes de coke, demande que celui-ci avait refusé de satisfaire conformément aux usages de l'église.

Monsieur Pedro Sabat
Maire de la commune de Ñuñoa

Votre Excellence,

Non, ne soyez pas surpris par ce titre honorifique. Il y a des années, il se trouve que j'ai publié un roman dans lequel les habitants d'un petit village d'Amazonie appelaient “Votre Excellence” un maire dont les caractéristiques physionomiques, anthropomorphiques et intellectuelles ressemblaient beaucoup aux vôtres. Vous m'avez inspiré ce personnage, je le sais maintenant, et je le reconnaîtrai chaque fois qu'on me demandera d'où sort ce type adipeux et vil.

Votre Excellence, il est bon que vous découvriez votre réputation mondiale car, il y a quelques jours, la nouvelle concernant un maire chilien – vous – qui se permettait de traiter de putes les élèves de l'Internat national féminin a fait le tour du monde et les réseaux sociaux se sont chargés de diffuser largement votre grossière outrecuidance.

Nous savons également que vous appartenez au parti appelé Rénovation Nationale, et des milliers de personnes se demandent ce qu'attend ce mouvement politique pour se rénover en se débarrassant de vous car vous n'êtes pas digne d'être maire ni membre de ce parti. Certes, il représente le plus rance de la société chilienne, l'aspect le plus rétrograde des nostalgiques de la dictature, le plus éloigné de l'idée de processus démocratique mais, malgré tout, il ne peut garder dans ses rangs un individu de votre espèce.

Votre Excellence, une pute est une femme qui offre des prestations sexuelles en échange d'argent ou de biens exploitables et les élèves de l'Internat national féminin sont très loin de cette caractéristique. Si vous l'affirmez en tant que maire, nous nous trouvons devant un dilemme : ou vous pouvez le démontrer ou vous abandonnez vos fonctions car cette accusation porte non seulement atteinte à l'honneur et à la dignité de ces élèves mais elle est d'une telle gravité qu'elle exige une enquête.

Votre Excellence, vous avez de curieuses manies ; rappelons par exemple votre demande d'expulsion du Chili de Marcelo Bielza ; vous le faisiez poussé par le goût de la persécution héritée de l'impunité absolue dans laquelle vous avez été formé. Mais cette impunité ne vous sert à rien maintenant car votre insulte adressée aux élèves de l'Internat national féminin n'est pas restée et ne restera pas impunie même si un génie de la langue au service du gouvernement avait l'idée d'interdire les mots “dictature” et “porc”. Vous avez agi conformément aux habitudes en usage sous la dictature et rien ne pourra éviter à votre nom d'avoir des résonances porcines.

Finalement, je suggère à Votre Excellence de regarder les photos de la manifestation organisée par les élèves, les professeurs et les parents. Elles ont, elles aussi, fait le tour du monde et votre réputation d'insolence, de stupidité, de niaiserie, de grossièreté et de bêtise prend des proportions gigantesques. Voyez la joie saine de ces jeunes filles et essayez de grogner des excuses sincères.

La mort de Pablo Neruda a été perçue par les Chiliens comme une vague supplémentaire du tsunami de l'horreur qui s'abattait sur nos vies. À partir du 11 septembre 1973, l'horreur nous a accompagnés comme la plus perverse des ombres et, quand nous avons appris que notre Pablo nous avait quittés, nous avons senti s'y ajouter une immense solitude car pour nous Neruda avait toujours été le frère, le camarade que nous sentions tout proche dans son tendre belvédère d'Isla Negra.

Il y a très longtemps, un homme, Manuel Araya, a commencé à dissiper les ombres sur la mort du Poète. Choisi par les Jeunesses communistes pour être le chauffeur de Neruda et veiller sur sa sécurité, il avait assisté en première ligne aux événements qui ont accéléré la mort du Poète mais son témoignage courageux a été occulté par les ombres générées par la dictature, les hésitations de sa veuve et une série d'“amis” douteux qui se sont érigés en auteurs de biographies autorisées par le régime. Inutile de citer ceux qui pour une quelconque prébende ou une ambassade quelconque se sont mis au service de l'histoire officielle, celle écrite par les vainqueurs.

Neruda est un acteur de poids dans l'histoire du mouvement social national, sa poésie est imprégnée de l'air du Chili et de l'Amérique latine, du désir ardent de justice né dès les premières heures de l'invasion armée du pays – d'autres l'appellent “la conquête” – et culmine avec la naissance du prolétariat le plus organisé, le plus cultivé et le plus actif de tout le continent américain. Neruda est l'héritier direct des grands dirigeants du mouvement ouvrier comme Luis Emilio Recabarren, Elías Laferte et son amitié inconditionnelle avec Salvador Allende a créé une relation entre un homme politique et un intellectuel décisive dans le cours de la révolution chilienne.

Peut-on tuer un Poète de la dimension de Neruda ?

En parodiant Thomas de Quincey, nous pouvons affirmer qu'il existe plusieurs façons de tuer un poète. Cependant, la mentalité à la fois lâche et extrêmement servile des militaires chiliens les a conduits à éviter l'assassinat manifeste, le fusiller comme García Lorca, au profit d'une tactique obscure : le crime comme secret d'État et l'irrespect au moment le plus critique au cas où la première option échouerait.

En plus de ce que nous commençons à découvrir, il faut préciser qu'ils avaient commencé à tuer Pablo Neruda dès l'instant où la droite chilienne, la démocratie chrétienne et l'impérialisme américain avaient décidé d'en finir quel qu'en soit le prix avec le gouvernement populaire dirigé par Salvador Allende.

Sa sensibilité n'a pas été étrangère aux efforts d'un peuple pour surmonter le sabotage constant, les manifestations réclamant un coup d'État, les provocations incessantes du fascisme chilien face à l'esprit démocratique d'un peuple qui a évité à tout prix une guerre civile.

Quand le 11 septembre 1973, à midi, les avions de la Force aérienne du Chili ont bombardé le palais de La Moneda, quand “le métal serein” de la voix d'Allende l'a fait entrer dans la galerie des hommes les plus dignes, quand l'horreur du fascisme s'emparait du Chili, c'est à ce moment précis que notre Pablo Neruda a commencé à mourir.

Une enquête rigoureuse trouvera peut-être parmi ses restes la trace empoisonnée de ses assassins mais aucune autopsie ne donnera un résultat aussi complet et aussi exact que les vers de César Vallejo : “*Le monde emplissait son cadavre.*”

Non, ceci n'est pas un article sur l'odontologie. Il se trouve que j'ai fait circuler sur un des réseaux sociaux une information à propos d'un fait assez peu courant de nos jours : le président de la République orientale d'Uruguay, Pepe Mujica, héberge dans sa résidence présidentielle des pauvres sans-abri en cet hiver très froid.

Les réseaux sociaux comme Facebook peuvent être des outils formidables pour échanger des informations, des idées et aussi pour mobiliser quand la mobilisation sociale est un impératif face aux abus du pouvoir. Mais ils ont également un problème qui les dénature et leur fait perdre leur pouvoir mobilisateur : les trolls.

Les trolls ont des bouches, non pas pour parler mais pour émettre des bruits, des phonèmes, des mots mal reliés présentés comme des idées. Dans le cas de la publication en question, un troll n'a pas manqué de la commenter ainsi : “Il ne peut pas prêter ce qui ne lui appartient pas, il devrait régler les problèmes de logement de ces gens.”

Les trolls s'introduisent obstinément dans les forums sociaux pour dire n'importe quoi, pour insulter, fausser, salir et ils ne le font pas seulement sur Internet mais aussi de l'autre côté de l'écran et ceci est extrêmement grave.

En politique, les trolls sont des sortes d'énergumènes qui n'hésitent pas à proclamer à haute voix et sans que personne ne leur ait rien demandé que tous les hommes politiques sont corrompus. Et, si quelqu'un se donne la peine de demander si ce “tous” est général, si vraiment ils le sont tous, sans exception, ils le réaffirment en ajoutant même que tous les syndicalistes, toutes les fédérations d'étudiants, toutes les associations de quartier sont inutiles et corrompus.

Les trolls se déclarent “apolitiques”, ils soutiennent que voter, participer aux règles du jeu démocratique ne sert à rien et que, même ceux qui, avec des arguments de poids, s'insurgent contre certains hommes politiques, certaines attitudes syndicales ou certains dirigeants des mouvements étudiants ou des associations de quartier, sont eux aussi dans l'erreur, corrompus ou extrémistes.

L'existence des trolls est antérieure à Internet mais c'est là qu'ils sont les plus présents et leur grand problème est la bouche, car pour une raison peut-être due à des mutations consécutives au fait de passer autant d'heures devant un ordinateur pour insulter ou voler des livres, de la musique et des films, leur cavité buccale s'est déconnectée du cerveau dont le formidable mécanisme est à l'origine du système inhibiteur qui nous évite de gaffer, de nous ridiculiser ou de commettre des crimes par bêtise et ignorance.

Les trolls ne comprennent pas l'importance de la bouche et il ne serait peut-être pas mauvais, par simple souci de santé sociale, qu'ils se cousent les lèvres en laissant seulement un petit orifice indispensable à leur alimentation. S'appeler Ernesto a son importance mais le fait d'avoir une bouche doit s'accompagner d'un minimum de responsabilité.

Mais les trolls sont imperméables à ce genre de suggestions et, dans le cas de celui qui a inspiré ces lignes, il serait inutile de lui apprendre, afin de corriger le fonctionnement irresponsable de sa bouche, que les gouvernements uruguayens du Frente Amplio, présidés d'abord par Tabaré Vázquez et par Pepe Mujica ensuite, ont réussi à réduire l'extrême pauvreté de plus de 50 % en moins d'une décennie. Lui dire que la résidence présidentielle, en Uruguay comme dans tous les pays civilisés, est la propriété du peuple, du pays, et qu'en Uruguay le gouvernement ne laisse pas les “mesures structurelles” aux mains des chauffagistes ni les pauvres dans la rue serait tout aussi inutile car les

trolls sont imperméables à la logique, à l'information et à l'usage responsable de la bouche.

L'affaire se présente mal car les trolls continueront à attaquer sans trêve. Peut-être, dans quelques décennies, les chercheurs diront à propos des débuts difficiles de notre XXI^e siècle : à cette époque, il y avait des êtres abominables appelés trolls, le lumpen de l'informatique.

Selon l'un des célèbres aphorismes de Georg Christoph Lichtenberg : “Les mensonges les plus dangereux sont les vérités légèrement déformées.” Mariano Rajoy, chef du gouvernement espagnol, compte parmi ses rares qualités celle d'être le plus grand déformateur de la vérité.

Rajoy est l'archétype de l'homme politique de droite issu de l'Espagne profonde. Son unique activité professionnelle connue avant de se consacrer totalement à la politique sous la tutelle sévère de Manuel Fraga, ex-ministre de Franco, est celle de conservateur des hypothèques dans un obscur cabinet de Santa Pola, une petite ville méditerranéenne. C'est de cette activité de “rond de cuir” que sont nées, semble-t-il, sa mentalité de bureaucrate servile et son ignorance manifeste de tous les sujets qu'un chef d'État est supposé connaître.

Rajoy a commencé à être connu dans le monde politique espagnol quand, pour récompenser sa fidélité, l'ex-président José María Aznar l'a d'abord nommé ministre de l'Administration publique puis ministre de l'Éducation et de la Culture. Il succédait à l'actuelle Présidente de la Communauté de Madrid, Esperanza Aguirre, apôtre fanatique de l'ultra libéralisme économique, bien connue pour ses démonstrations publiques d'ignorance. Ses déclarations résonnent encore quand, alors qu'on lui demandait si elle connaissait un peu la littérature portugaise, elle a avoué admirer une grande poétesse dénommée Sara Mago.

Après avoir remplacé comme ministre de l'Intérieur Jaime Mayor Oreja, membre fébrile de l'extrême droite, Rajoy a définitivement fait partie de la liste des inconditionnels d'Aznar.

Jusqu'en 2002, Rajoy n'était qu'un fidèle partisan d'Aznar, un fonctionnaire gris et sans charisme mais, en décembre de cette année-là, un pétrolier, le *Prestige*, s'est échoué au large de la côte de la Mort, en Galice, et ses 77 000 tonnes de pétrole déversées dans la mer ont provoqué la plus grande catastrophe écologique d'Espagne. Tandis que la côte atlantique et cantabrique se couvraient jusqu'en France de résidus oléagineux, Rajoy faisait ses débuts dans l'art de déformer la vérité.

D'après lui, ce qui sortait des soutes du bateau échoué était “des filets de plastiline” faciles à contrôler et sans danger pour l'environnement. C'est ainsi que débute sa carrière dans la duplicité qui lui a permis d'être désigné comme successeur par le doigt tout-puissant d'Aznar afin de gagner les élections générales de 2004.

C'est alors qu'eut lieu le terrible attentat terroriste du 11 mars 2004 et, suivant les ordres d'Aznar, le mégalomane qui a entraîné l'Espagne dans la guerre en Irak, Mariano Rajoy et le ministre de l'Intérieur Ángel Acebes tentèrent de tromper les Espagnols en utilisant le plus infâme des mensonges : les auteurs de ce forfait qui coûta 191 morts et plus de 1 700 blessés n'étaient pas des islamistes mais des militants de l'ETA. Un tel mensonge fit réagir la société espagnole et Rajoy perdit les élections. Mais, en violation d'une loi non écrite selon laquelle le perdant d'une élection ne peut continuer à diriger un parti, Rajoy prit la tête de l'opposition au gouvernement de José Luis Rodríguez Zapatero. Ce fut le début d'une ère où la droite se distingua par son esprit de vengeance et sa volonté d'entraver toutes les enquêtes sur la corruption liée à l'aznarisme.

En 2008, Rajoy perdit les élections pour la deuxième fois. On commençait à ressentir les premiers effets de la faillite des banques comme Lehman Brothers. L'économie basée essentiellement sur la spéculation vacillait et Rajoy devenait le leader d'une opposition qui attribuait toute la responsabilité de la déroute au gouvernement, niant le caractère global du séisme qui ébranlait les bases mêmes du système financier mondial. De la même manière, l'incapacité de Zapatero et de son

équipe ne leur permettait pas de voir l'amplitude de la crise. Dans aucun pays d'Europe on n'a vu une opposition aussi irresponsable et mensongère que celle dirigée par Rajoy. Sous le slogan cent fois répété par l'actuel ministre des Finances Cristóbal Montoro : “Laissons l'Espagne s'effondrer, c'est nous qui la relèverons”, Rajoy s'est illustré comme un hypocrite doté d'une certaine capacité à l'histrionisme pour entraver les efforts, par ailleurs mal adaptés et indécis, du gouvernement de Zapatero pour affronter tardivement la crise. Ce dernier a abandonné toute trace de politique social-démocrate, faisant le sale travail de la droite : premières coupes budgétaires, baisses de salaire, versement d'argent public aux banques privées. Ayant ainsi perdu la confiance de ses électeurs, le PSOE a permis à la droite, à Rajoy, de gagner les élections de 2011 avec une écrasante majorité absolue.

À partir de ce triomphe, l'Espagne dirigée par Rajoy devient le pays flou de l'euphémisme. Au bout de deux semaines à la tête du gouvernement, il a trahi toutes ses promesses de campagne. Les restrictions dans le domaine des prestations sociales s'appellent maintenant des “ajustements”, celles effectuées dans l'éducation et la santé publique sont présentées comme des “mesures pour gagner la confiance des marchés”, une réforme de la législation du travail (la deuxième en moins de deux ans) qui facilite le licenciement et augmente la précarité de l'emploi – malgré les cinq millions de chômeurs – devient “un ajustement structurel pour la création d'emplois” ; une aide européenne de cent millions d'euros garantie par l'État pour les banques privées est présentée comme “une injection de liquidité obtenue dans des conditions très satisfaisantes”, les nouvelles baisses de salaire des fonctionnaires qui perdent leur prime de Noël sont des “ajustements pour atteindre les objectifs de la réduction du déficit” ; la disparition du droit à la sécurité sociale pour les immigrants et les familles ayant à leur charge des personnes physiquement ou psychologiquement dépendantes s'appelle, dans le langage de Rajoy, des “mesures d'assainissement des comptes de la sécurité sociale” et, au cauchemar de ces mesures ininterrompues qui appauvrissent et condamnent à la misère des milliers de familles, s'ajoute la hausse de la TVA mais jamais des salaires, la diminution des pensions et, cerise sur le gâteau, la baisse de 50 % de l'allocation versée aux chômeurs pendant deux ans au maximum annoncée cette semaine et présentée comme “une mesure pour stimuler la recherche d'emploi”.

L'Espagne se dirige à pas de géant vers la débâcle sociale, la ruine, la perte de tous les droits, la régression aux temps obscurs du franquisme.

Même des dictateurs obtus comme Nicolae Ceaușescu n'auraient pas osé faire de l'euphémisme, du mensonge éhonté, leur seul outil pour mettre en pratique une conception criminelle de la politique au service des spéculateurs, ce misérable 1 % de l'humanité qui s'est approprié 99 % des richesses mondiales et qu'on appelle pudiquement le “marché”.

Au Chili, rares sont ceux qui appellent par son nom le nouveau lauréat du prix Cervantès. Pour beaucoup – les moins nombreux cependant – Nicanor Parra est le frère de Violeta, ou le seul des Parra à avoir fait des études, être allé à l'université et être devenu physicien, mathématicien et même philosophe à ses moments perdus. Mais, pour la majorité des Chiliens et des Latino-Américains, il est don Nica, le paladin vénéré de l'irrévérence.

Il a abordé la poésie à l'époque où le terrain était occupé par Pablo Neruda, Vicente Huidobro, Gabriela Mistral, Pablo de Rokha et beaucoup d'autres qui apportaient tous leurs soins à écrire des poèmes à visée transcendante. Don Nica, par contre, n'a jamais dit qu'il était poète mais s'est plutôt défini comme un antipoète.

Et *“qu'est-ce qu'un antipoète : un marchand d'urnes et de cercueils ? Un prêtre qui ne croit en rien ? Un général qui doute de lui-même ? Un vagabond qui se rit de tout, même de la vieillesse et de la mort ? Un interlocuteur grincheux ? Un danseur au bord de l'abîme ?...”*

Les questions se multiplient tout comme celles qui tenteraient de définir – tâche impossible – la secrète séduction de son antipoésie écrite avec des mots ou tous les autres objets inimaginables de ses Artefactos³.

Pour clore une discussion qui se prolongeait plus que nécessaire et occultait les graves problèmes de la société chilienne, il a écrit : *“La gauche et la droite unies ne seront jamais vaincues.”* Les interprétations de cet antipoème ont rempli et remplissent des milliers de pages écrites par des érudits qui n'ont tout simplement pas compris don Nica.

Peut-on l'encenser de façon conventionnelle ? La réponse est un non clair et net, aussi clair que le cri qui sort de la gorge quand il faut clamer quelque chose, donner libre cours au mécontentement et à la frustration et, par exemple, crier avec lui : *“J'ai une folle envie de crier / vive la cordillère des Andes / à mort la cordillère de la côte / je refuse d'écouter la raison / mais je n'en peux plus / vive la cordillère des Andes / à mort la cordillère de la côte.”*

Don Nica s'est toujours trouvé et se trouve là où il faut. Il a été le premier à parler d'écologie quand tout le monde croyait que ça se mangeait en salade, de droits civils quand beaucoup pensaient que c'était dans la Bible ou encore d'éducation laïque et gratuite quand le Chili troquait l'avenir contre une carte de crédit. Don Nica était là pour nous rappeler que nous étions un jour sortis d'une caverne, avons découvert le feu, inventé la flèche et la bombe atomique, la géométrie et la pénicilline, étions passés du code romain au réchauffement climatique et que, faute de réfléchir sérieusement avec humour à tous ces sujets, nous retournerions très probablement à la caverne.

Don Nica n'a jamais pontifié, ne s'est jamais autoproclamé détenteur de grandes vérités. Il représente le meilleur et le plus pur de l'homme de province regardant l'universalité depuis son balcon sans lui accorder la moindre importance.

Je ne connais pas dans la littérature universelle d'autre poète dont les antipoèmes et les poèmes soient passés dans le langage courant mais sans vouloir sous-entendre : *“Regarde comme je suis cultivé, j'ose citer un poète.”* On cite Nicanor Parra, don Nica, en taisant son nom, comme on dit joyeusement : *“Voilà ce que m'a dit un ami.”*

Comme il l'a souvent dit lui-même, il n'a jamais souhaité que son œuvre fasse partie de ce que les imbéciles patentés appellent “la culture nationale”. En effet, comment classer l'œuvre écrite ou non d'un artiste qui a synthétisé le caractère de son époque au point d'arriver à un minimalisme

insaisissable dans sa totalité si tant est que ce soit possible ? Dans les années 70, alors qu'on publiait des milliers de livres pour essayer d'expliquer les contradictions de classe, don Nica a présenté une série de créations intitulée *Manifeste du Marx mort*. Parmi elles deux urnes rectangulaires en verre, l'une contenant un rouleau de papier hygiénique avec le mot “bourgeoisie”, l'autre des feuilles de papier journal accrochées à un clou et le mot “prolétariat”.

Cette fois, le prix Cervantès a été légitimement attribué à un immense antipoète qui dira assurément en le recevant : *“Je suis un boutiquier indifférent aux couchers de soleil / un professeur en pantalon vert / qui fond en gouttes de rosée / un petit-bourgeois, voilà ce que je suis / que m'importent les horizons flamboyants je grimpe / pourtant sur les balcons / pour crier de toutes mes forces / vive la cordillère des Andes / à mort la cordillère de la côte.”*

1) Les agences de notation qui jouent avec les économies de la Grèce, de l'Irlande, du Portugal, de l'Espagne ou de l'Italie sont un oligopole.

2) Le terme oligopole est formé de deux mots grecs : *oligo* = peu, *polio* = vendeur. Il s'agit d'un groupe réduit de vendeurs dont les trois plus importants sont Standard & Poor's, Moody's et Fitch. Aucun d'eux n'est européen, ils sont tous nord-américains.

3) Ces quelques vendeurs fournissent de l'information au système financier mondial ; ils représentent une sorte d'oracle indiscutable dont la seule finalité est, bien sûr, de faire gagner de l'argent aux actionnaires et au 1 % de l'humanité propriétaire de 99 % de la richesse mondiale. Le néolibéralisme tout-puissant les a imposés comme des références absolues pour les économies et aucun gouvernement n'a eu le courage de récuser leurs augures et leurs prédictions considérés comme infaillibles.

4) Depuis Wall Street, cet oligopole est responsable de la crise du système financier car ce sont précisément ces trois agences qui ont recommandé, conseillé et stimulé des investissements dans des produits financiers pourris. Elles leur ont donné la note maximum et, quand l'effondrement a eu lieu, elles n'ont rendu aucun compte, pas un gouvernement ne les a disqualifiées et pas une entité économique mondiale n'a analysé leur erreur monumentale, ni le FMI, ni la Banque mondiale car il n'existe apparemment pas sur la planète d'instance qui leur soit supérieure. Le gouvernement des États-Unis lui-même les soupçonne d'avoir falsifié les comptes de la banque Lehman Brothers dont la faillite a donné le coup d'envoi à la grande crise du système financier. Lehman Brothers a financé des rapports mensongers favorables sur l'état de ses comptes. Un cas évident de corruption au plus haut niveau économique mais elles continuent d'opérer dans une impunité totale.

5) Comme elles devaient répondre devant leurs clients du système financier mondial – auquel la crise n'a en aucun cas fait subir des pertes, elle a seulement diminué leurs gains –, elles se sont chargées de dégrader la dette publique de pays comme la Grèce, le Portugal, l'Irlande, l'Espagne et l'Italie. Pourquoi ? Parce que cela permettrait aux gouvernements néolibéraux en tous genres de décider des mesures d'austérité qui ouvrent de “nouveaux marchés” : les restrictions dans le domaine de la législation du travail, la flexibilité comme on l'appelle, permet de trouver une main-d'œuvre beaucoup moins chère ; le recul de l'âge de la retraite, premier pas vers la grande réforme des pensions, c'est-à-dire sa privatisation, est basé sur un simple calcul : plus longtemps on travaillera, moins longtemps on touchera de retraite. Les restrictions sociales tendent à diminuer la qualité des services publics dans la santé, l'éducation, les transports, les infrastructures et seule leur privatisation permettra de leur faire retrouver un bon niveau de qualité, un moyen d'ouvrir de nouveaux et juteux marchés.

6) Mais comme le système financier mondial, ce 1 % qui possède 99 % de la richesse mondiale a besoin de récupérer rapidement les taux de leurs gains antérieurs à la crise, les agences de notation, cet oligopole criminel, soumettent périodiquement la dette publique des pays les plus touchés à de nouvelles formes de dégradation qui provoquent la “méfiance” des marchés. Pourquoi ? Parce que pour rembourser leur dette publique, les pays doivent s'endetter, contracter des crédits payés par les citoyens. Les pays mettent sur le marché des actions de leur dette. Ainsi, par exemple, s'ils les proposent à 5 % d'intérêt annuel, cela signifie que pour chaque milliard d'euros obtenus grâce à la vente de ces actions, les habitants de ce pays devront rembourser tous les ans cinquante millions

d'intérêts. Ces actions arrivent à échéance au bout de vingt ans ce qui signifie qu'à la fin de ce délai les citoyens auront payé un milliard d'euros d'intérêts mais la dette, elle, n'aura pas changé.

7) Les marchés qui achètent les actions des pays les plus affectés par la crise ne les enferment pas dans un coffre-fort, ne se contentent pas des seuls intérêts, ils les mettent en vente à leur tour mais avec un intérêt légèrement supérieur. Comme ils doivent justifier cette différence d'une façon ou d'une autre, la plus efficace consiste en ce que les agences de notation, cet oligopole criminel de Wall Street, provoque la “méfiance des marchés”. Ainsi les pays seront obligés d'émettre plus d'actions à un intérêt beaucoup plus élevé.

8) Les agences de notation exercent un chantage sur les pays au bénéfice des marchés et cet oligopole représente la partie la plus puissante des marchés.

9) Et qui finance ces agences de notation ? Les marchés et, même si ça nous fait mal, nous-mêmes quand nous payons notre facture d'électricité ou de téléphone à Endesa, Iberdrola et Telefónica qui sont membres de ces marchés. Une partie des gains générés par notre argent sert à payer les agences de notation. Ainsi il n'est pas exagéré d'affirmer que nous finançons ceux qui nous soumettent au chantage.

10) Sommes-nous obligés de supporter les agissements de cet oligopole ? Beaucoup d'économistes osent dire que non. Mais il manque la volonté politique de créer une agence de notation européenne non pas privée mais où tous les pays de l'Union européenne seraient représentés. La Russie et toutes les économies dites “émergentes” (l'Inde, la Chine et le Brésil) n'acceptent pas l'intromission des agences de notation nord-américaines et pourtant elles ne souffrent pas de la “méfiance des marchés”.

C'est nous, les citoyens, qui avons la possibilité d'en finir avec ce chantage mais, pour cela, il faut comprendre que le système capitaliste dans son expression la plus perverse et la plus inhumaine a touché le fond. Certes, nous n'avons pas d'alternative claire, visible, réalisable à court terme mais le germe de la plus urgente des révolutions existe déjà : cette révolution consiste à imaginer la société, le pays, la communauté humaine que nous voulons léguer à nos enfants, décider si nous voulons être des citoyens ou des consommateurs, décider si nous avons besoin d'une surproduction de biens de consommation de courte durée. Et surtout à comprendre que la démocratie ne consiste pas à aller

voter tous les quatre ans et ensuite se désintéresser du sujet. Nous devons exercer un contrôle permanent sur le pouvoir et ne permettre qu'aucune de nos questions – et elles sont nombreuses – reste sans réponse.

Il y a des journées qui commencent mal et celle d'hier en fait partie.

Nous étions à Istanbul, notre hôtel se trouvait juste sur la place Taksim, face à l'endroit où une scène avait été montée à l'occasion de la fête du Travail qui, en Turquie, est une manifestation massive à laquelle participent plus d'un million de personnes.

Les lieux étaient encerclés par la police mais, la veille, mes éditeurs avaient obtenu une autorisation spéciale et une voiture devait nous prendre à l'hôtel à quatre heures trente du matin. Le 30 avril, après un excellent et joyeux dîner avec nos amies et amis turcs, et avant d'aller dormir deux heures, nous avons demandé au réceptionniste de l'hôtel de nous réveiller à trois heures trente. Il en a pris note et, tout confiants, nous avons rejoint notre chambre.

Je dormais comme une souche quand ma compagne m'a donné un amoureux coup de coude dans les côtes :

– Il est quatre heures trente et cet abruti de réceptionniste ne nous a pas réveillés !

On a sauté du lit, on s'est habillés avec des gestes de zombi, on a pris nos valises et on est descendus. À la réception, pendant que je récitais comme une oraison matinale le chapelet d'insultes que je connais en allemand, anglais et français plus quelques autres en chilien pour reprendre mon souffle, nous avons découvert que le réceptionniste diligent avait mal noté le numéro de notre chambre. De plus, il nous a dit : “Un monsieur d'Anatolie était furieux contre moi parce que je l'ai réveillé à trois heures trente. Pauvre monsieur d'Anatolie, sans le vouloir nous avons peut-être été coupables d'un coitus interruptus.”

Comme dans la nouvelle d'Augusto Monterroso “Le taxi était encore là”, nous avons donc foncé dans les rues d'Istanbul aussi encombrées que s'il était midi pour nous rendre à l'aéroport.

À notre arrivée, à cinq heures quinze, nous avons couru à la recherche du comptoir d'enregistrement d'Iberia. L'arôme du café qui flottait invitait à prendre la vie avec calme mais, avec Iberia, le calme est une regrettable utopie : notre vol était prévu à six heures cinq et, un peu moins d'une heure avant le décollage, le comptoir d'Iberia était fermé.

Alors, à travers les haut-parleurs de l'aéroport, une voix nette, compréhensible, claire, a dit avec des mots parfaitement modulés, en turc, anglais et espagnol, que le vol Istanbul-Madrid d'Iberia était annulé.

Ma compagne et moi avons respiré calmement, échangé un regard et consacré quelques secondes à un exercice de relaxation avant de nous rendre au bureau des renseignements d'Iberia.

Nous y avons trouvé une centaine d'Espagnols sur le point de lyncher les deux Turcs, un jeune homme et une jeune fille, qui leur répondaient avec beaucoup de gentillesse : “Nous sommes d'accord, Iberia est une compagnie de merde”, “non, nous ne savons pas pourquoi ils ont annulé le vol”, “le numéro d'Iberia est le 902400500, si vous réussissez à les joindre, on vous offre un plateau de baklavas”.

Comme je suis un optimiste, j'ai appelé Iberia et j'ai entendu une voix féminine et sensuelle dire depuis Rabat ou un coin quelconque du Maroc, siège de ces plates-formes téléphoniques : “Pour plus de sécurité cette conversation est enregistrée... bip... bip... bip... si vous désirez consulter le service des réservations, tapez 1, pour annuler vos réservations, tapez 2, pour une coupe de cheveux, tapez 3, pour un conseil sentimental, tapez 5... bip... bip... bip...”

L'endroit sentait l'émeute : des Brésiliens se plaignaient qu'ils allaient rater le vol Madrid-São

Paulo, des Galiciens égrenaient des jurons car c'était la troisième fois que pareille chose leur arrivait, des Catalans se maudissaient de ne pas avoir pris leurs billets chez Air France, des Madrilènes déclaraient que c'était la faute du gouvernement et nous, nous exigeons qu'on nous trouve un autre vol.

À neuf heures du matin on nous a “transférés” sur un vol de Turkish Airlines Istanbul-Madrid d'où nous rejoindrions les Asturies dans un avion Spanair. Parfait. Tout était réglé. Le vol de la Turkish décollait à midi trente. Perdre six heures et demie pour un client d'Iberia, quelle importance ? Les annulations et les retards de la compagnie aux couleurs espagnoles sont devenus une tradition comme chanter des fandangos à Huelva ou jeter des chèvres du haut des clochers.

L'aéroport d'Istanbul est grand et commode. Dans plusieurs cafés il y a des fauteuils voltaire très confortables pour faire un somme et pas de serveurs casse-bonbons qui viennent vous réveiller pour vous demander si vous prenez quelque chose.

Ma compagne s'est plongée dans la lecture d'un roman de Ramón Díaz-Eterovic et moi j'ai conspiré avec les Espagnols furieux qui maudissaient Iberia et sa putain de mère.

Les Espagnols ont tendance à conspirer en petits groupes autour d'un café ou d'une bière. Ils expriment là leur potentiel révolutionnaire, la sainte colère du peuple, la contestation mais, comme on le sait, ils en restent toujours au stade des bonnes intentions.

À onze heures du matin, nous avons acheté quelques souvenirs pour nos petits-enfants et j'ai décidé de déguster mon dernier repas turc. Dans un bar on servait un menu rapide : agneau grillé, yaourt, sauces savoureuses et une bière formidable pour faire descendre ces délices.

L'avion turc, archi-plein, s'est préparé ponctuellement au décollage mais, alors que nous étions sur la piste, une voix de femme s'est fait entendre dans la dernière rangée, elle a dit : “J'espère que cet avion va s'écraser et qu'aucun de nous ne s'en sortira.” Une dame madrilène a répondu à ces souhaits curieux et inopportuns en pareilles circonstances par de sonores “tais-toi, idiot, fille de pute, crashe-toi toute seule”. Cette agréable discussion a réussi à attirer l'attention des hôtes de l'air et à retarder le décollage de près d'une heure. Une fois la dame perturbée aux desseins criminels réduite au silence (des paris avaient été engagés à ce propos : pour certains l'hôtesse avait menacé de lui appliquer la législation antiterroriste, voyage à Guantánamo inclus, pour d'autres on lui avait administré un calmant), nous avons survolé tranquillement la Turquie, la Croatie, la Slovénie, l'Italie et la France avant d'arriver à dix-sept heures au terminal n° 1 de l'aéroport de Barajas.

L'avion turc avait à peine ouvert sa porte que des crétins habillés en bleu (et ce n'était pas des demi-portions) se sont pointés pour vérifier les passeports à l'intérieur même de l'avion. Ces crétins en bleu arborant sur leur dos le mot “police” avaient à l'évidence des problèmes de lecture car, bien que les textes imprimés sur les passeports soient brefs et de peu d'intérêt, ils mettaient beaucoup de temps à autoriser les voyageurs – une fois de plus au bord de l'émeute – à quitter la cabine.

Nous sommes descendus de l'avion à dix-sept heures trente. Notre vol pour les Asturies avec Spanair était prévu à dix-sept heures cinq. Dans le terminal n° 1 nous avons d'abord vainement cherché un guichet de Spanair, trouvé ensuite le comptoir des renseignements d'Aena plongé dans la plus douloureuse des solitudes, alors nous avons cherché les panneaux indicateurs. Les écrans de trois d'entre eux étaient parfaitement noirs, on aurait dit les téléviseurs des supporters du Real Madrid après un match avec le FC Barcelone. Finalement, nous en avons trouvé un qui fonctionnait : on pouvait y lire que notre avion pour les Asturies décollait en effet à dix-sept heures cinq au terminal n° 2.

S'il faut définir l'aéroport de Barajas par une métaphore, la seule possible est la suivante : c'est la merde !

Nous avons attendu le minibus qui assure la liaison entre les différents terminaux et, à dix-huit heures, nous étions devant un comptoir d'Aena réservé aux renseignements, vide, triste et solitaire.

À dix-huit heures cinq, je me suis souvenu de mes cours de taekwondo et j'ai balancé un furieux coup de pied dans le troisième comptoir d'Aena, vide, solitaire et triste. Heureusement, nous sommes finalement tombés sur un balayeur péruvien qui nous a guidés jusqu'au guichet de Spanair.

Là, une aimable jeune fille nous a appris ce que nous soupçonnions déjà : nous avions raté l'avion.

Après lui avoir expliqué que nous étions sortis trop tard de l'avion turc à cause de crétins habillés en bleu qui n'utilisaient pas les installations prévues pour le contrôle des passeports payés avec nos impôts, nous lui avons demandé de nous placer sur le vol suivant.

Alors la jeune fille nous a regardés avec mépris et nous a dit que ce problème n'était pas de sa compétence car notre vol pour les Asturies dépendait d'Air Europa et que nous devions donc retourner au terminal n° 1. Je me suis armé de patience et je lui ai fait remarquer, en me retenant pour ne pas l'étrangler, que notre carte d'embarquement arborait le sigle “JK” correspondant à Spanair dans le jargon universel de l'aéronautique. Dans un discours appris dans un quelconque séminaire d'économie libérale elle nous a répondu que notre vol avait été transféré sur Air Europa dont les guichets se trouvaient au terminal n° 1.

Pendant que nous attendions le minibus qui relie les terminaux – il passe théoriquement toutes les trois minutes – nous avons retrouvé plusieurs compagnons d'infortune suant à grosses gouttes et couvrant d'injures Iberia, Spanair, Air Europa et l'aéroport de Barajas. Nous avons abondamment craché sur les vitres, donné des coups de pied dans les poubelles – ô la sainte colère du peuple ! – et, de retour au terminal n° 1, avons cherché quelque chose, un comptoir, un guichet, une table portant l'inscription Air Europa et pourvue, de l'autre côté, d'un être humain doué de parole. On a eu de la chance : après avoir cassé un autre comptoir d'Aena vide, triste et solitaire, on est tombés sur une employée d'Air Europa qui nous a dit que le problème ne concernait pas leur compagnie mais celle chez qui nous avions pris nos billets : Iberia. De plus, a-t-elle ajouté, il n'y a plus de vols en direction des Asturies.

En chantant “Asturias, patria querida-a-a-a”, nous avons attendu un quart d'heure le minibus qui passe toutes les trois minutes. Ce moyen de transport emprunte une autoroute, aucun siège n'a de ceinture de sécurité et le chauffeur, un psychopathe qui négocie les virages à cent vingt kilomètres à l'heure, n'en a pas non plus. Les passagers en route pour le terminal n° 4 se cramponnaient comme ils pouvaient, les valises étaient violemment secouées jusqu'au moment où un terrible coup de frein qui a failli nous faire passer par le large pare-brise nous a indiqué que nous étions arrivés au diable vauvert, c'est-à-dire au terminal n° 4, moderne et magnifique, l'orgueil de l'Espagne... olé ! Dans le mythique T4, le premier comptoir d'Iberia s'occupait seulement des enfants “non accompagnés”, il n'y avait personne dans la file d'attente mais une employée nous a envoyés au comptoir suivant. Le deuxième comptoir ne s'occupait que des excédents de bagages, derrière le troisième il n'y avait qu'une chaise vide et dans le quatrième, l'examen de notre cas a duré une heure. À dix-neuf heures quinze on nous a fait retourner au terminal n° 1 pour y réclamer nos valises car, sans elles, impossible de nous délivrer la carte d'embarquement pour le vol suivant.

En attendant le minibus qui nous conduirait de nouveau au T1, le texte de “Asturias patria querida-a-a-a” a souffert une modification “que tous les employés d'Iberia-a-a-a aillent se faire foutre-e-e-e”. Comment entrer dans la salle d'arrivée des bagages quand, logiquement, on se trouve à l'extérieur ? La clé de ce mystère m'a poussé d'abord à renverser tous les chariots se trouvant sur mon chemin et à arracher tous les panneaux “Informations” posés sur les comptoirs d'Aena. Finalement, sur les conseils de deux femmes de la Guardia Civil, nous avons violé l'avis “Entrée interdite” et nous

nous sommes faufileés dans la salle n° 6.

Une employée d'Air Europa et d'autres compagnies, morose mais attentive, habituée à être injuriée par des centaines de personnes, a pris nos reçus de bagages et nous a invités à attendre devant le tapis roulant n° 11. Quelques valises solitaires tournaient sans espoir de retrouver leurs propriétaires. Rien de plus triste que ces valises sans maître et, tout en méditant sur leur solitude, nous avons attendu. Au bout d'une heure, une valise a fait son apparition, celle de ma compagne.

Je le reconnais, j'ai été lâche, infidèle et déloyal envers mon bagage, je l'ai abandonné à son sort. Je me suis résigné à le perdre pour ne pas rater notre avion une fois de plus car le vol d'Iberia en direction des Asturies décollait à neuf heures du soir.

De retour au T4, nous avons enregistré la valise de ma compagne, reçu les cartes d'embarquement avant de nous joindre aux malédictions des deux cents personnes attendant des vols prévus dans les trente prochaines minutes et dont seulement trois employés d'Iberia étaient chargés de s'occuper. Quinze autres guichets étaient vides.

Nous sommes passés une fois de plus par le scanner. D'où sortent ces agents de sécurité qui ne parlent pas mais aboient ? Les scanners sont-ils trop mauvais pour ne pas voir un ordinateur dans un sac, ce qui oblige à le sortir et à le déposer sur un plateau ? Peut-on détourner un avion avec une ceinture ? Quel rapport entre une empanada galicienne et al-Qaida ?

À vingt et une heures trente les panneaux du T4 ont annoncé que le vol pour les Asturies était repoussé à vingt-deux heures quinze puis à vingt-deux heures cinquante et enfin à vingt-trois heures cinq. Sans la moindre excuse. "Nous rappelons aux passagers que les haut-parleurs ne donnent aucune information sur les vols." À quoi ils servent, merde !

Nous avons atterri dans les Asturies après minuit. On était le 2 mai et nous avions raté la Fête du Travail.

Mais les miracles existent parfois : nous étions sur le point de sortir de l'aéroport quand un garde civil m'a appelé : "Sepúlveda, je crois qu'on a une valise à toi ici."

Oui, ma valise était bien là. Je l'ai serrée dans mes bras avec émotion et je lui ai juré, comme on jure à une future épouse, que plus jamais je ne lui ferais subir les risques et les humiliations qu'elle avait endurés. Je lui ai juré que jamais plus nous ne voyagerions sur une compagnie aérienne espagnole.

“Nous, ceux d'alors, nous ne sommes plus les mêmes”, a écrit Neruda et il y a là quelque chose de vrai. Nous laissons les années vieillir avec nous sans la moindre rancœur et plus rien ne nous surprend plus.

C'est précisément ce que nous disions sans parler ce matin de 1^{er} mars 2010. Tous les trois, survivants du *clan de la clef du ciel* ⁴, nous étions arrivés devant ce qui restait de Dichato, une petite baie collée au Pacifique qui, deux jours auparavant, avait connu la furie de la mer et n'était plus qu'un fatras de maisons éventrées, de barques fracassées et de cadavres flottant sur les eaux calmes de la tragédie. Il y avait eu d'abord un tremblement de terre d'une intensité infernale et, quelques heures plus tard, un raz de marée avait effacé le village de pêcheurs de la géographie chilienne.

Pour le *clan de la clef du ciel*, Dichato était l'endroit où nous nous retrouvions tous les deux ou trois ans pour nous voir, vérifier que nous étions toujours vivants et trinquer au souvenir de la petite Française.

Au milieu des secouristes qui sortaient les cadavres de l'eau et des gens au visage défait qui, au milieu des algues, tentaient de sauver une chaise, un cadre, une bonbonne de gaz, Fernando a reconnu un panneau de bois sur lequel on reconnaissait la patte ferme de Roberto Matta.

– La maison se trouvait là. C'est le retable que Michelle avait accroché dans la salle à manger, a-t-il dit.

Nous n'avons jamais su, je crois, si la maison était à elle mais c'est au cours d'une de ces épuisantes journées de 1972 que Michelle Manassé avait partagé avec nous une de ces énormes tables de la cantine de la Maison de la Jeunesse et nous avait dit qu'elle avait trouvé un petit paradis sur la côte de Tomé, tout près de Concepción. On ne savait pas non plus exactement quand elle était arrivée au Chili car Michelle avait soudain débarqué parmi nous comme une nouvelle volontaire venue s'ajouter aux milliers d'étudiants que nous étions à distribuer vivres et autres produits pendant que les transporteurs faisaient une grève de cent jours sans que leurs camions immobilisés parviennent à paralyser le pays. Pendant les moments de repos, tout en partageant des empanadas froides, elle nous parlait d'Alger et de ses promenades dans la casbah à la recherche de choses inutiles qu'elle imaginait pleines d'histoires. Dans le souvenir qui s'estompe de notre révolution pacifique, elle nous avait parlé ce jour-là de la maison de Dichato et nous avions convenu d'y aller, en ignorant que le *clan de la clef du ciel* naîtrait de cette décision.

– Combien de fois on est venus ici ? a demandé Roberto, les restes mouillés d'un roman de Romain Gary dans les mains. On ne s'en souvenait pas avec précision, aucun de nous trois, bien sûr, car deux des membres du *clan de la clef du ciel*, Carlos et Ramiro, manquaient à l'appel. Arrêtés à la faculté de lettres et philosophie, poussés dans une voiture sans plaque d'immatriculation un jour de 1974, ils n'étaient plus qu'un souvenir, un pur et fragile souvenir.

– La seule chose dont je me rappelle avec certitude c'est qu'elle nous a donné la clef en octobre 1973. C'était le jour de son vingt-huitième anniversaire, me suis-je aventuré à dire et ces mots m'ont paru eux aussi à demi ravagés par la fureur de la mer.

Jusqu'au 11 Septembre 1973, la maison de Dichato a été ce coin du bord de mer où nous nous retrouvions pour parler de la révolution avec la plus nécessaire des irrévérences, boire le vin âpre de la région et écouter Barbara et Léo Ferré que Michelle passait sur un vieux tourne-disque. Elle a peut-être quitté le Chili très peu de temps avant le coup d'État, l'un d'entre nous l'avait entendu dire qu'elle

partait pour le Pays basque mais, ce qui est sûr, c'est qu'en avril 1977, je l'avais rencontrée dans une rue de Santiago, nous étions tombés dans les bras l'un de l'autre et nous nous étions tout dit, tout, sans un mot, même l'absence de Carlos et Ramiro avait ressurgi dans l'éloquence du silence.

Par un après-midi glacial d'avril, Roberto, Fernando et moi étions retournés à la maison de Dichato. Les vagues de la bonne vieille mer battaient les rochers tout proches et, de la maison de Michelle Manassé s'échappait un délicat panache de fumée qui invitait à entrer. Des morceaux de bois rejetés par la mer flambaient dans la cheminée d'argile et la petite Française accrochait un pan de fresque réalisée par Roberto Matta sur de grosses planches. Elle l'avait, nous dit-elle, sauvée du feu à Concepción où la pluie du sud avait interrompu un autodafé des militaires qui brûlaient une toile de David Alfaro Siqueiros et des centaines de livres. Tout en caressant les restes de l'œuvre de Roberto Matta, elle nous avait parlé d'un Basque, Agustín Ibarrola, dont le nom ne nous disait rien. Selon elle, cet homme faisait parler le bois au-delà du temps et de la douleur.

Cet après-midi-là nous n'avions écouté ni Barbara ni Léo Ferré. Le vin nous avait semblé plus âpre tandis que nous parlions de la peur et du présent sans perspectives qui nous entouraient. Alors Michelle nous avait confié une vieille clef, une de ces clefs qui font penser aux lettres d'un alphabet heureux et ouvrent des portes conduisant à des espaces lumineux, chauds, salvateurs.

Ensuite la vie s'est appelée exil, pour nous et aussi pour la clef. Entre 1977 et 1990 elle a voyagé de Roberto, en Australie, à Fernando, en Scandinavie, et de Suède à mon expatriation en Allemagne. Chacun de nous la gardait six mois et, quand on l'envoyait au dépositaire suivant, on mettait simplement comme expéditeur *clan de la clef du ciel*.

– Quelqu'un se souvient de ce qu'elle nous a dit en nous remettant la clef ? demande Fernando tandis que nous nous éloignons des ruines.

– Elle a parlé d'une maison où nous serions toujours à l'abri mais je ne sais pas si elle se trouve en Algérie, en France, ici ou au Pays basque, murmure Roberto, serrant toujours le livre de Romain Gary.

À Tomé nous sommes entrés dans un café tandis que la terre continuait de trembler. Nous avons bu le vin du passé et la terre continuait de trembler. Quelqu'un a dit qu'un écrivain basque, Ramón Saizarbitoria, la citait dans un roman et la terre continuait de trembler.

– Il faut se mettre à la recherche de cet homme, avons-nous dit, et la terre continuait de trembler.

Un jour de mars 2011, au cimetière général de Santiago, j'ai rejoint quatre de mes camarades du GAP, le Groupe des amis personnels chargés de la sécurité du président Salvador Allende. Nous nous sommes d'abord rendus au mausolée où reposent ses restes aux côtés d'Hortensia Bussi, notre chère "Tencha". Debout au pied du monument, nous avons cru entendre sa voix nous dire "bonjour, camarades" et nous lui avons répondu "bonjour, camarade président, l'escorte est prête et à vos ordres".

Ensuite, nous nous sommes dirigés vers le mausolée de la mémoire où reposent les corps des hommes et des femmes assassinés par la dictature que nous avons réussi à retrouver et à identifier malgré le mensonge et les tentatives pour les faire oublier. L'année dernière, nous y avons transporté les dépouilles de trois camarades du GAP. Le plus important de ces restes était un fragment de bassin et ne pesait pas plus de vingt grammes, les autres, à peine des éclats d'os, mais ils contenaient l'identité génétique qui a permis de savoir qu'il s'agissait bien d'eux et maintenant ils reposent pour toujours auprès des centaines de victimes des forces armées chiliennes. Parmi eux se trouve Oscar Lagos, le jeune socialiste cher à mon cœur qui m'a remplacé dans l'escorte du camarade président ; capturé à la Moneda le 11 septembre, il est mort sous la torture. Il avait vingt et un ans.

– Son nom de code était "Johny". C'est toi qui l'as formé, dit "Eladio".

– Ce gosse était courageux, ajoute "le Vieux".

Nous avons alors parlé de la disposition judiciaire ordonnant l'exhumation du corps de Salvador Allende afin de pratiquer une autopsie pour déterminer avec précision les causes de sa mort.

Le bombardement aérien du palais de La Moneda a commencé le 11 Septembre 1973, à midi. Allende résistait en compagnie de douze hommes du GAP et, dans un immeuble voisin, le ministère des Travaux publics, un groupe de six autres membres maintenait à distance les centaines d'assaillants de l'armée.

Dans le palais de La Moneda, au milieu des flammes et de la fumée provoquées par le bombardement, Salvador Allende a exigé que les combattants du GAP quittent les lieux et leur a donné son dernier ordre : vivre.

Alors qu'ils sortaient dans un tonnerre de détonations, les membres du GAP ont entendu un coup de feu provenant du salon dans lequel ils avaient vu entrer le président mais aucun d'entre eux n'a vu ce qui c'était passé.

Allende s'est-il suicidé ? Je pense comme les autres membres du GAP qu'il s'est effectivement donné la mort. Dans un dernier acte de dignité et de cohérence, il a voulu éviter au peuple chilien de voir sortir son président humilié, ligoté, vaincu par les militaires putschistes.

Cependant, après sa mort, on constate deux faits contradictoires : les militaires ont interdit à la presse de photographier sa dépouille, l'autopsie ordonnée par les putschistes a été exécutée par un gynécologue et le rapport du légiste rédigé par l'avocat Tomás Vásquez, un inconditionnel de la dictature, qui a par ailleurs, des années plus tard, signé un autre rapport dans lequel il assurait que le diplomate espagnol Carmelo Soria était mort dans un accident de la route, la justice a ensuite démontré que Soria avait été séquestré, torturé et assassiné par la police secrète du régime. Cette première autopsie du corps de Salvador Allende n'a aucune valeur légale.

Après sa mort, il a été enterré à Valparaíso, pratiquement en secret, les militaires ayant tout juste autorisé la présence de sa veuve, d'une poignée de parents et d'amis. Ils ne leur ont pas permis de voir

le corps.

En 1990, les restes du président ont été transférés de Valparaíso à Santiago au cours de funérailles solennelles auxquelles ont assisté des milliers de Chiliens. À l'occasion de la première exhumation, on a pu voir qu'il avait été enterré avec les vêtements qu'il portait le 11 septembre : une veste de laine, un pull à losanges et un pantalon gris. Mais on a pu également observer de curieux détails indiquant que sa mort serait peut-être due à plusieurs coups de feu tirés par des armes de différents calibres.

Quel que soit le résultat de cette nouvelle autopsie, la figure de Salvador Allende, le courage et la fidélité à ses principes dont il a fait preuve demeurent inaltérables dans la mémoire des Chiliens.

Les chiens sont de nobles amis qui soudain s'en vont. Ils entrent dans nos vies avec leur joie à quatre pattes et deviennent des compagnons avec lesquels nous tissons des liens dans la solitude d'une rue, le jardin ou les promenades sur la plage. Sans dire un mot, nous parlons avec eux et ils nous parlent dans la langue pure d'un regard ; une caresse, un geste leur suffisent pour être nos plus fidèles confidents. Leur tristesse est réelle quand ils nous voient partir et leur joie sincère quand nous revenons.

Alors que j'écris ces lignes aujourd'hui, Laïka, notre chienne, notre beau berger allemand nous a quittés pour toujours, pour cet à jamais par lequel nous disons adieu à sa tendre compagnie, à cette présence qui a rempli une part de nos vies et de celles de nos enfants, petits-enfants et amis.

Laïka a vécu presque quatorze ans et, aujourd'hui, quand une maladie en phase terminale nous a obligés à lui donner la plus grande preuve d'amour, lui éviter une mort atroce en décidant, par amour, l'instant final de sa vie, elle était avec nous, comme d'habitude, le regard attentif, les oreilles dressées et son air protecteur de gardienne de cette maison pleine de livres, d'objets, de présences chéries.

Laïka aimait ce jardin chaotique, la mer toute proche, les oiseaux, les hérissons, les écureuils qui trouvent ici un espace protégé des agressions et, avec Zarco, ils ont pratiqué l'art de vivre et de laisser vivre qui a fait d'eux des animaux exemplaires.

Nous sommes arrivés dans cette maison de Gijón avec la certitude que c'était la fin de l'exil, le foyer définitif pour les enfants, petits-enfants et amis que la vie nous a donnés avec une immense générosité. Il nous faut un chien, avons-nous pensé à haute voix, Javier Báuluz a répondu en nous offrant un merveilleux petit berger allemand et Zarco est devenu l'un des nôtres. Il nous faut un chat, avons-nous pensé à haute voix et, à la Société protectrice des Animaux, nous avons recueilli *Manchas* ("Taches") et Tigre, deux chats polissons qui se sont intégrés à la joie de la maison. Zarco a besoin d'une compagne, avons-nous dit à haute voix et, dans un élevage de bergers allemands, en Bavière, nous avons trouvé une petite chienne au doux regard qui répondait au nom de Laïka.

Nous n'avons jamais considéré nos bêtes comme des animaux de compagnie, ils faisaient et font partie de nous et nous avons répondu à leur présence avec l'amour responsable des êtres humains dignes de ce nom. Mais la vie de nos petits compagnons est courte. Manchas, le chat qui avait décidé d'habiter dans mon bureau, est parti le premier et maintenant c'est au tour de Laïka, la gardienne qui, à chacun de mes départs pour des voyages à travers le monde, m'a accompagné jusqu'à la porte en me disant sans parler : "Pars tranquille, je veille sur la maison."

Il y a quelques heures, en lui disant adieu pour toujours, son regard attentif et ses oreilles dressées m'ont dit qu'elle comprenait et je l'ai remerciée pour presque quatorze ans de noblesse, de fidélité à toute épreuve, de tendresse sincère exprimée par ses bonds et ses courses folles.

C'est un devoir pour les êtres humains d'éviter la souffrance à ceux que nous aimons. Je sais que nous l'avons fait en préservant la dignité et la beauté de Laïka, nous avons répondu à sa noblesse en endossant la douleur que nous lui avons évitée. Et je sais que les retours à la maison ne seront plus pareils sans Laïka sur le seuil, sans son accueil affectueux et le cadeau de ses aboiements joyeux.

Un peu de nous s'en va avec Laïka, mais il s'en va confiant, à l'abri, protégé par son regard attentif et ses oreilles dressées. Adieu, Laïka. Adieu, protectrice des nôtres.

En février 2011 il faisait plutôt froid à Póvoa do Varzim, un vent glacé soufflait de l'Atlantique et tout nous invitait à rester au chaud en compagnie des amis venus assister à Correntes d'Escritas, un des meilleurs festivals littéraires d'Europe mais, soudain, Pilar a triomphé de l'inactivité imposée par l'océan en disant qu'il était l'heure d'aller au cinéma.

J'ai lu un jour une phrase de Engels : "La nature ne connaît pas un instant de repos" et, chaque fois que je vois Pilar, je pense à cette phrase de l'ami et bienfaiteur de Marx.

Sincèrement, pendant que nous marchions vers l'autobus qui nous conduirait au cinéma, je ne savais pas quel film nous allions voir. J'ai donc pris la liberté de poser la question à Nicole Witt et elle m'a appris qu'il s'agissait d'un documentaire réalisé par Miguel Gonçalves Mendes sur Pilar et José Saramago.

Sincèrement, j'ai eu envie de retourner sur mes pas car le souvenir de José Saramago, mon admiration pour l'homme et l'écrivain, pour la rigueur morale dont il a fait preuve dans son travail de narrateur, sont des éléments que je porte en moi. Cette partie de mon être ne se montre pas et ne souffre aucune comparaison avec ce que les autres éprouvent pour ce grand écrivain portugais et aussi pour Pilar, sa compagne, traductrice vers l'espagnol. Elle a été l'air pur qu'il a respiré pendant leurs voyages non pas de pays en pays mais de cause en cause ou lors des rares moments de repos qu'ils ont partagés dans les champs de lave de Lanzarote.

Sincèrement, je me suis assis de mauvaise grâce au premier rang de la salle mais, au bout de quelques minutes, j'ai oublié où je me trouvais car la caméra discrète, extrêmement discrète de Miguel Gonçalves Mendes m'a rappelé un de mes plus chers souvenirs. J'étais à Póvoa do Varzim mais aussi dans une maison de Bad Homburg, en Allemagne, chez celle qui fut notre agent littéraire, Ray-Güde Mertin, et nous attendions Pilar et José en buvant un excellent vin blanc du Rhin.

J'avais préparé une sorte de discours pour Saramago, je brûlais de lui dire combien je l'aimais et l'admirais, tout ce que j'avais appris dans ses livres et aussi que je le considérais comme un ami même si je ne l'avais jamais rencontré.

Pilar et José sont arrivés. Au milieu des accolades échangées avec les cinquante personnes présentes, Pilar a raconté quelques incidents du voyage et José, de manière quasiment imperceptible, s'est installé à l'écart, dans un fauteuil, avec cette tendance à disparaître, à éviter d'être le centre d'attention, si bien rendue par Miguel Gonçalves Mendes.

Quand on tourne un documentaire, on sait que le plus difficile sera de réussir à faire de l'œil de la caméra le moyen de transmettre notre point de vue de réalisateur. Rien ne doit distraire ou perturber ce point de vue et celui de Miguel Gonçalves Mendes était parfaitement clair : voir le monde à travers l'humanité, l'immense humanité de Pilar et José.

Son film n'est ni une apologie ni un hommage. La grandeur de Saramago ne trouve pas d'adjectifs capables de la refléter avec fidélité, ceux qui existent restent insuffisants. Et il existe encore moins de mots pour définir avec justesse cette société que forment Pilar et José. Néanmoins Miguel réussit à faire partager une manière de vivre indivisible, marquée par un amour perceptible à chaque seconde et une discipline, une rigueur d'intellectuels fidèles à la longue liste des devoirs imposés par leur époque.

Le plus remarquable dans le film de Miguel Gonçalves Mendes c'est d'avoir su préserver l'intimité de Pilar et José et, en même temps, de nous inviter à partager une manière de vivre séduisante, harassante, terriblement harassante, de comprendre le monde, les choses, les

contradictions dont ils sont l'objet, leur façon de les affronter et une humanité débordante qui est la plus grande des intimités.

La caméra de Miguel Gonçalves Mendes est discrète mais elle ne cache et n'oublie rien d'essentiel, son but n'est pas de connaître mais d'être au plus près de Pilar et José, avec eux. Ce film est marqué par un respect, légitime et non imposé, la seule manière d'approcher un géant comme Saramago et aussi Pilar, le fondement de sa stature.

Finalement, je voudrais mentionner un aspect qu'on pourrait appeler esthétique de la dignité et que Miguel Gonçalves Mendes réussit avec maestria : il lui suffit de braquer pendant quelques secondes sa caméra sur une fenêtre pour montrer l'imminence de la fin du grand écrivain.

Au nom de tout ceux qui aiment tant Pilar et José, et nous sommes nombreux : merci, Miguel.

Les deux attentats terroristes commis en Norvège nous laissent sans voix car la bombe posée dans le centre d'Oslo puis l'assassinat de tous ces jeunes socialistes à Utoya privent les mots de leur valeur, les rendent incroyables, leur font perdre leur poids et leur importance pour nommer les choses, comprendre le monde.

Les jeunes Norvégiens réunis sur l'île d'Utoya constituent le meilleur de la société européenne, scandinave et mondiale, car ils se trouvaient là justement pour dialoguer, réfléchir et assumer des décisions relatives aux problèmes complexes qui touchent aujourd'hui toutes les sociétés. Ils étaient venus sur cette île dans la plus généreuse des intentions : celle de participer en tant que citoyens, d'assumer avec responsabilité les problèmes qui, aussi éloignée que soit la Norvège, nous concernent tous.

En Europe et en Scandinavie, la crise générée par les intérêts spéculatifs de ce qu'on appelle “les marchés”, c'est-à-dire des sociétés avec des responsables identifiables, des actionnaires avec des noms et des prénoms, ce 1 % qui accapare 99 % de la richesse mondiale, a trouvé des réponses fausses jusqu'à la perversité. D'une part, les gouvernements ont fait peser le poids de la crise sur les citoyens en amputant les prestations sociales et en faisant du travail une sorte de condamnation à perpétuité. D'autre part, on a vu fleurir des réponses inspirées par la xénophobie la plus obtuse, le racisme, la manie simple et grossière de rendre l'autre, le différent, responsable de tous les problèmes liés à la crise provoquée par les banquiers, les riches, les marchés. À un problème aussi complexe que celui d'un système économique basé sur la spéculation, l'extrême droite européenne a répondu par des incitations à la haine, à l'intolérance, à l'élimination de ceux qui sont différents ; c'était précisément l'objet de la réunion des jeunes Norvégiens assassinés à Utoya. Avec toute la créativité critique de leur jeunesse immolée, ils allaient affronter tout cela.

Le discours de haine contre l'immigration, contre l'autre, le différent, s'est enrichi de la phobie “anti-islamique” mettant dans un même sac plein de menaces tous ceux qui professent la foi musulmane, tout ce qui appartient au monde arabe – excepté, bien sûr, les grands satrapes, maîtres du pétrole –, tous ceux qui s'habillent différemment, mangent différemment, pensent différemment, sont différents. Et comme la lâcheté morale des partisans de l'extrême droite les empêche de reconnaître qu'ils ont été les apprentis sorciers responsables de toute l'horreur déchaînée en Norvège, aujourd'hui ils se lavent les mains en prétendant que leur haine vise ceux de “là-bas” et non ceux d’“ici”.

En Norvège, la femme à la tête du Parti du progrès, une organisation ouvertement nazie, essaie de dissimuler le fait que Anders Behring Breivik a milité pendant des années dans les rangs de son parti. Des dirigeants européens comme Sarkozy, Merkel et Cameron déclarent sans ambiguïté que “le multiculturalisme a échoué” car ce discours qui dépasse les limites traditionnelles d'une droite en apparence moins xénophobe que l'extrême droite de Le Pen, du parti des Vrais Finlandais, de l'Union du peuple allemand ou de l'aile dure du Parti populaire en Espagne remporte des voix dans les masses populaires qui souffrent de la crise. Incapables de s'en expliquer les raisons et encore moins d'en identifier les responsables, elles exigent des solutions faciles qui occultent la complexité du problème.

L'assassin des jeunes socialistes norvégiens, auteur du pire des crimes de masse dans l'histoire de ce pays, a agi sous l'effet d'une haine idéologique générée par le discours de l'extrême droite, mûrie dans l'iniquité criminelle de l'extrême droite et avec l'appui d'un parti clairement teinté de nazisme comme le Parti du progrès lequel, avec 23 % des suffrages, est devenu il y a moins de deux ans la

deuxième force politique du pays.

La douleur et la stupeur provoquées par cette centaine de vies prometteuses fauchées par la haine nous font voir avec une plus grande stupéfaction encore comment le discours des droites européennes se rapproche de plus en plus des arguments de l'extrême droite, du nationalisme primaire et de la crédulité religieuse déguisée en identité culturelle.

La crise économique actuelle a détruit des millions d'emplois et a obligé à ouvrir des soupes populaires d'urgence dans la société de l'opulence. Elle a réussi à transformer la majorité des Européens et des Scandinaves en une masse dépourvue de sens critique, conformiste, qui a un besoin urgent de la haine de l'autre, natif ou étranger, comme palliatif à la misère économique frisant maintenant la misère morale.

Comme il est douloureux de penser que c'est précisément de cela qu'allait parler la centaine de jeunes socialistes assassinés à Utoya avec toute la générosité de la jeunesse, avec toute l'intelligence de la jeunesse, avec toute la responsabilité de ceux qui osent s'occuper des problèmes de la société.

La seule chose dont je sois sûr c'est que j'avais quatorze ans et que j'étais tombé amoureux pour la deuxième fois. Mon premier amour n'avait duré que quelques semaines et avait pris fin à cause de l'indifférence footballistique de la partie adverse mais le deuxième m'avait attaqué très fort avec tous les symptômes : insomnies, manque d'appétit, expression idiote permanente, désertion de mon groupe d'amis et envie d'écrire des poèmes. La partie adverse se faisait prier, elle se laissait aimer, gâter, acceptait que je porte son cartable, lourd comme s'il contenait une encyclopédie, dévorait avec plaisir le pop-corn sucré que je lui achetais au cinéma, ne protestait jamais quand je payais les entrées et ne refusait pas non plus les glaces à la sapotille du café Paula.

Puis elle s'est laissé prendre la main quand on se promenait dans le Parque Forestal – un premier pas – mais ce rapprochement prenait fin quand elle me demandait des oublies et je fondais en la voyant non pas les manger mais plutôt les grignoter pour faire durer le plaisir.

La deuxième étape a été franchie – et j'étais sur le point de chanter victoire – quand elle m'a permis de passer mon bras autour de ses épaules au cinéma et, pendant qu'elle sortait les caramels Las Escocas de leur papier (soit dit en passant elle en mangeait neuf sur dix), je caressais ses longs cheveux dorés, jouais parfois avec son oreille gauche en souhaitant que le film dure quatre heures.

À quatorze ans, le baiser est un problème. On ne sait pas s'il faut souffler ou sucer, il n'existe aucun manuel sur ce sujet et j'étais atterré par mon inexpérience quand j'en parlais avec mes copains. Les conseils étaient les suivants : si elle te laisse mettre la langue, c'est un bon point, si c'est elle qui met la langue, c'est gagné. Pour acquérir de l'expérience, j'ai demandé à une de mes cousines un peu plus âgée de m'apprendre à embrasser. Elle a accepté en échange d'un 45 tours de Leonardo Favio. Alors elle a mis mon visage en face du sien, a tendu les lèvres en fermant les yeux et, quand j'ai essayé de mettre ma langue, a répondu par une baffe qui m'a fait tomber sur le dos. J'avais perdu le disque de l'auteur-compositeur argentin, je m'étais couvert de ridicule et je ne savais toujours pas embrasser.

Mais on progressait. Du bras gauche sur les épaules, on était passé au bras droit sur la poitrine, ce qui me permettait de supposer que je l'enlaçais en bonne et due forme, je caressais ses longs cheveux, ses oreilles, son visage sauf sa bouche toujours occupée à manger les friandises que je lui achetais avant d'entrer au cinéma.

Et c'est dans la salle du ciné España, à Santiago, tandis qu'elle dévorait des pralines en regardant un film de Pili et Mili que j'ai osé lui demander de m'embrasser.

Sa réponse a été à la fois cruelle et déconcertante : elle m'a dit qu'il n'y avait rien de pire pour les dents, que les bactéries passaient ainsi de bouche en bouche malgré l'Odontine et le Colgate et elle a continué à croquer les pralines.

Je l'ai laissée en compagnie de Pili et Mili et je suis sorti dans la rue. Dans un kiosque, j'ai acheté un paquet de Baracoas et, assis sur la place d'Armes, j'ai allumé la première clope de ma vie.

Tout en tirant sur ma cigarette, j'ai compris que la vie était complexe, que tout était complexe, même l'amour et les bactéries.

Je ne suis pas un grand fan de Noël. Je n'apprécie pas cette fête avec tout ce rituel de père Noël et de cadeaux obligatoires mais ce qui suit est le récit plus ou moins fidèle de ce que m'a raconté une amie. Cela s'est passé à Santiago en 1986, quelques jours avant Noël.

Mon amie habitait rue Bombero Salas, dans un immeuble des années 50 assez décrépit, sans aucun moyen pour se protéger du froid en hiver et de la chaleur en été. Pour comble de malheur, elle avait six mois de loyer en retard et risquait à tout moment d'être jetée à la rue avec ses deux enfants de sept et neuf ans.

Elle traversait un moment difficile et Noël ne s'annonçait pas débordant d'amour et de bonnes choses sur la table. L'appartement ne donnait pas sur la rue mais sur un triste panorama de toits, de fenêtres, de tuyauteries rouillées et, d'après mon amie, même les pigeons refusaient de faire leurs nids dans cet endroit lugubre.

Le 23 décembre, mon amie ramena une petite branche de sapin volée sur la colline San Cristóbal et, avec ses enfants, entreprit de faire un arbre de Noël, un arbre bien triste car ils s'attendaient tous à ne pas avoir de cadeaux le 25. Ils étaient en plein travail quand leur arriva de la rue le bruit caractéristique des coups de feu, rappelant toute l'horreur de la dictature. Mon amie alluma son poste et apprit par Radio Cooperativa qu'il s'agissait d'un hold-up. Des malfrats déguisés en pères Noël avaient, semble-t-il, attaqué le comptable d'une entreprise de construction au moment précis où il sortait d'une banque avec un sac rempli de billets.

Aussitôt l'immeuble se remplit de policiers armés jusqu'aux dents. Sans ménagements, ils fouillèrent tous les appartements, ouvrant les pièces, les meubles, faisant des dégâts car la haine ne respecte pas la bonne volonté apparemment liée à cette date. Après quoi ils partirent non sans avoir auparavant indiqué aux habitants qu'ils devaient les prévenir au cas où ils verraient la moindre chose bizarre.

À six heures de l'après-midi de cette chaude journée, mon amie décida de faire quelques courses : un peu de lait, du pain et, si ses moyens le lui permettaient, quelques friandises pour les enfants. Elle les laissa devant la télé et, avant de sortir dans la rue, ouvrit sa boîte aux lettres où elle trouva une lettre de son mari. Sur l'enveloppe des timbres mexicains rappelaient Noël. La missive racontait la même chose que celles des mois précédents : les nouvelles n'étaient pas bonnes, pas bonnes du tout, il gagnait à peine de quoi manger et envisageait sérieusement de passer la frontière pour tenter sa chance aux États-Unis. Il ajoutait qu'il ne perdait pas l'espoir de les voir tous réunis un jour, qu'il l'aimait, embrassait les enfants et leur souhaitait un joyeux Noël.

Mon amie passa deux heures à faire ses courses. À son retour, la rue était bloquée par des voitures de police et une ambulance. Elle réussit à voir les pieds et une partie des jambes du corps enveloppé dans un drap qu'on y déposait. Il portait des bottes noires et un pantalon rouge. Le cœur tremblant d'inquiétude, elle grimpa à pied les quatre étages, ouvrit la porte de son appartement et trouva ses deux enfants assis devant la télé mais ils n'avaient pas l'air de regarder les péripéties de Bip Bip poursuivi par le Coyote. Le plus jeune se jeta dans ses bras en pleurant et elle dut sécher ses larmes, le moucher et le rassurer avant de pouvoir comprendre ce qu'il disait :

– Le père Noël est tombé, répétait-il, inconsolable.

– Oui, on a entendu un bruit dans la cuisine, il avait l'air de vouloir entrer par la fenêtre mais il est tombé, dit l'aîné.

Mon amie alla dans la cuisine, ouvrit la fenêtre et vit d'autres voisins penchés sur la cour intérieure. On lui expliqua que c'était un des voleurs poursuivis par la police, il s'était caché tout en haut de l'immeuble, semble-t-il, et il avait essayé de descendre en glissant le long des canalisations.

– Mais il a dégringolé et le malheureux s'est écrabouillé ! ajouta une voisine.

Le soir du 24 décembre 1986, mon amie servit un poulet rôti accompagné de frites et d'une salade de tomates. Une grande bouteille de Fanta apporta un air festif à la table et ils dînèrent en se souhaitant un joyeux Noël.

Après quoi, l'heure des cadeaux arriva. Elle reçut un dessin de la colline San Cristóbal avec son funiculaire arrêté devant le panneau “Zoo” et un bracelet confectionné avec des pâtes. Le plus jeune ouvrit le petit paquet contenant deux figurines en plastique de la guerre des étoiles et l'aîné une cassette sur laquelle elle avait collé l'étiquette “Trois films de Bud Spencer”.

Des années plus tard, tout en dégustant une excellente margarita à Tlaquepaque, près de Guadalajara, au Mexique, mon amie me raconta que les enfants avaient dit merci mais étaient restés silencieux. Non parce que leurs cadeaux ne leur plaisaient pas mais parce qu'ils attendaient le moment propice pour lui avouer quelque chose d'important.

– Vas-y, dis-lui, suggéra le plus jeune.

Alors l'aîné la prit par la main et tous trois se rendirent dans l'étroite salle de bain. Le gamin retira la planche recouverte de carreaux en plastique qui constituait le côté visible de la baignoire, s'allongea par terre, puis se releva en tirant une mallette en cuir. Elle contenait plusieurs liasses de billets, une belle somme d'argent que mon amie ne sut et ne voulut pas compter à ce moment-là.

– J'ai ouvert la fenêtre pour laisser entrer le père Noël, il a jeté la mallette à l'intérieur mais il est tombé, lui raconta son fils aîné.

Cette nuit-là, mon amie et ses enfants dormirent chez sa belle-mère. Avant de prendre un taxi, ils achetèrent un énorme *pan de pascua* ⁵ au café Paula.

– C'est un cadeau de papa, joyeux Noël ! dirent-ils à leur grand-mère.

Mon amie vit aujourd'hui dans un pays d'Amérique centrale. Elle a une jolie boutique d'artisanat tenue par toute la famille. Son fils aîné est médecin et le cadet étudiant en droit. Inutile de dire que mon amie croit dur comme fer au père Noël. Joyeux Noël !

La littérature sert à expliquer la complexité de l'univers car le récit a pour point de départ un lieu et un moment précis. La crise me touche directement, beaucoup de mes amis espagnols subissent son déchaînement dévastateur, ils sentent que l'avenir est des plus incertains et contemplent, médusés, la normalité d'un pays européen s'écrouler jour après jour au centre de la dérive de deux gouvernements, le Parti populaire et le PSOE, incapables d'expliquer aux citoyens ce qui a bien pu se passer, ce qui se passe et, pire encore, ce qui pourra bien se passer demain. Tout gouvernement est censé établir un état actualisé de la société avec ses contradictions et ses problèmes mais cette fonction nécessaire n'existe pas, n'a jamais existé en Espagne car, depuis la mort de Franco et le début de la transition démocratique, les responsables politiques ont fait de la paresse intellectuelle leur marque de fabrique. Ils ne jugeaient pas nécessaire de réfléchir à un modèle de pays viable et si on examine, comme je l'ai fait, les interventions au Parlement et les discours des campagnes électorales, on n'y trouve pas une seule phrase mémorable concernant ce qu'on appelle une conception du pays et de la société.

Aznar est le seul homme d'État espagnol à avoir tenté d'établir un état de la société. Il n'y en a pas eu d'autre et il n'y en a toujours pas, car la grande carence de l'Espagne réside dans l'absence d'une bourgeoisie éclairée, celle où se forge la stature d'Homme ou de Femme d'État.

La seule phrase remarquable est celle de Felipe González citant un proverbe chinois : “Peu importe que le chat soit noir ou blanc, l'essentiel c'est qu'il chasse les souris.” À partir de cette phrase qui s'est appliquée à toutes les situations sociales, économiques, culturelles et politiques, je vais essayer d'établir un constat pour comprendre ce qui a bien pu se passer, ce qui peut bien être en train de se passer et pourquoi cela se passe. En tant que citoyen européen, j'en ai besoin pour m'expliquer ce présent cauchemardesque, m'aider à trouver la porte de sortie et ne pas me laisser piéger comme Dorian Gray et son maudit portrait.

Il faisait assez froid à Madrid en ce matin du 4 février 1988 mais les basses températures se faisaient sentir dans les rues et non dans la salle bien chauffée du Palais des congrès. Plus de mille chefs d'entreprise convoqués par l'APD, Association pour le progrès de la direction, attendaient les paroles stimulantes de Carlos Solchaga, ministre de l'Économie et des Finances du gouvernement socialiste de Felipe González.

Et le ministre parla : *“L'Espagne est le pays d'Europe et peut-être du monde où on peut gagner le plus d'argent à court terme. Je ne suis pas le seul à le dire, c'est aussi l'avis des conseillers et des experts en bourse.”*

Les applaudissements firent grimper la température à un niveau tropical. Le PSOE parlait de façon claire et nette : l'Espagne était un pays où seuls les imbéciles ne pouvaient pas s'enrichir ou vivre avec la conviction d'être riche. Toute considération sur les règles fondamentales de l'économie, l'éthique ou la solidarité sociale, l'idée social-démocrate du bien-être ou une éventuelle position de gauche concernant la création de richesses pouvaient être considérées comme un écueil surmontable, insignifiant, négligeable, sur le chemin conduisant à une société dont le seul critère serait la richesse, à court terme qui plus est.

Comment un pays peut-il tomber dans le piège de la fortune instantanée ? Des économistes ont déjà fourni de nombreuses explications à la crise globale mais ils négligent le plus important, à savoir que l'ensemble du système capitaliste a échoué et, dans le cas particulier de l'Espagne, il faut en chercher les raisons dans le passage d'une dictature national-catholique à un État démocratique dont le

précepte a été “on efface tout et on repart à zéro”.

En Espagne, toutes les discussions ont été remises à plus tard ou reléguées au second plan pour avoir l'honneur de faire partie de l'ensemble des nations démocratiques européennes. L'expérience démocratique républicaine a été ainsi ignorée au prix de la perte de toute référence historique. Une manière d'être a alors prévalu basée sur le désir forcené d'être des Occidentaux dans la guerre froide avec l'entrée dans l'OTAN et sur la malédiction culturelle espagnole appelée *La Picaresca* ⁶. Quelle que soit sa couleur, le chat devait chasser des souris.

On peut trouver sympathique qu'un coquin mange les raisins d'un pauvre aveugle mais quand la malhonnêteté devient une recette pour accepter les décisions au jour le jour, à tous les niveaux et, pire encore, pour gouverner, les résultats sont là, flagrants, car ce qui est mal fait est toujours présent pour nous rappeler nos erreurs.

Une des erreurs en Espagne, et c'est un point important, consiste en une perversion du vocabulaire pour l'éloigner de la réalité. Il n'est pas fortuit que le terrorisme d'État pratiqué dans la lutte contre l'ETA dans les années 80 soit appelé politique antiterroriste ni que le mot crise soit remplacé par l'expression “ralentissement de la croissance” ou encore que le sauvetage de la banque privée soit présenté comme “un prêt aux meilleures conditions”. Dès le premier jour de la transition, l'euphémisme s'est imposé comme un élément fondamental du discours politique.

Trois ans avant la chute du mur de Berlin, la fin du “socialisme réel” dans les pays d'Europe de l'Est et l'établissement raté du premier “nouvel ordre international”, l'Espagne entrait dans l'Union européenne et le mot mondialisation fut compris comme une sorte de galimatias sans la moindre réflexion sur la manière d'intégrer l'État espagnol dans ce nouveau statu quo, de prévoir comment faire partie du phénomène mondialisant de l'économie. Ainsi, avec la certitude d'appartenir par osmose à la fraction riche de l'humanité, l'ensemble de la classe politique espagnole, les économistes espagnols presque sans exception n'ont pas fait la moindre analyse des conséquences de ce qui constitue le premier pas vers la crise actuelle.

Quand les économies les plus puissantes du monde ont décidé que les pays les moins développés devaient former un grand marché en expansion à condition de rivaliser avec les produits des pays riches, aucun prophète n'a pris le temps de penser comme Carlos Solchaga que les conditions imposées aux pays du Tiers-Monde, aussi injustes et manichéennes soient-elles, engendreraient une dynamique imparable : les pauvres vendraient chaque jour davantage aux riches, entreraient en compétition avec les industries des pays développés.

Les pays pauvres se sont mis à progresser à un rythme étonnant, on les appelle maintenant des “économies émergentes”. On aurait pu considérer la chose comme une réparation juste et morale après des siècles de pillages mais cela n'a pas échappé aux minorités propriétaires de la plus grande partie des richesses des puissances industrielles et elles ont imposé aux États une vision économique qui prévaut sur les considérations politiques. Décidés à participer à la nouvelle richesse créée par les pays émergents, ils n'ont pas hésité à sacrifier leurs propres industries nationales. Les délocalisations d'usines et de structures de production, les chantages du genre “ou je ne paie pas d'impôts ou je m'en vais” comme dans le cas du Suédois Volvo, ont obligé les pays riches à prendre des mesures restrictives et la solidarité nationale a commencé à montrer les premiers signes d'un démantèlement qui semble impossible à juguler.

Il faut se demander s'il s'agissait là d'un comportement nouveau chez les propriétaires de la richesse. Non. Ce n'était pas une nouveauté dans le comportement du système capitaliste. Celui qui a su le mieux définir cette attitude bien avant que la mondialisation n'entre dans le vocabulaire de l'économie c'est le président d'une lointaine nation sud-américaine, Salvador Allende. Dans un

discours prononcé aux Nations Unies le 4 décembre 1972, il a dit : *“Nous nous trouvons devant un véritable conflit frontal entre les grandes corporations et les États. Ces derniers voient intervenir sur leurs décisions fondamentales – politiques, économiques et militaires – des organisations globales qui ne dépendent d'aucun État et dont l'ensemble des activités n'ont à répondre devant aucun parlement, aucune institution représentative de l'intérêt collectif. En un mot, c'est toute la structure politique du monde qui est sapée.”*

Le Marché a commencé à se comporter comme une dictature et la politique, ce vieil art du possible, s'est transformé en une compétition pour voir qui géraient le mieux les intérêts, non pas des pays mais du Marché.

Tout cela a été volontairement ignoré par les responsables politiques espagnols. Le “je méprise ce que j'ignore” si caractéristique du *pícaro* les a conduits à l'immobilisme absolu plutôt qu'à la recherche de façons d'affronter les premiers symptômes de la crise.

Pas un politique espagnol n'hésite à affirmer que le tourisme est la première ou deuxième industrie du pays mais aucun n'ose reconnaître qu'elle est soumise à des contingences étrangères à la volonté humaine. Certes, elle génère l'enrichissement des propriétaires d'établissements touristiques mais aussi un complexe d'infériorité nuisible dans les sociétés qui vivent de cette activité. Être citoyen d'un pays connu pour ses innovations technologiques de pointe ou d'un pays de garçons de café, de cuisiniers ou de réceptionnistes, ce n'est pas tout à fait la même chose.

L'intégration de l'Espagne à l'Union européenne en même temps que la Grèce et le Portugal lui a permis non seulement de sortir de l'isolement et de l'autocratie mais aussi de recevoir des Fonds de cohésion ou d'aide au développement, plus d'argent que le plan Marshall n'en avait versé à l'ensemble de l'Europe d'après-guerre. Entre 2007 et 2013, l'Espagne continue de recevoir des fonds d'un montant de 3 250 millions d'euros et, même si pendant les huit ans d'aznarisme la consigne “l'Espagne se porte bien” a été un dogme et si le gouvernement de Rodríguez Zapatero assurait que l'économie espagnole surpassait celle de l'Italie, se rapprochait de celle de la France et que le système financier de l'Espagne était le meilleur du monde, l'Espagne n'a pas donné un euro pour les dix pays intégrés à l'Union européenne en 2004.

Ce dernier détail aurait dû alerter tous les dirigeants européens sur la solidité de l'économie espagnole mais cela se s'est pas produit car les marchés avaient découvert, comme aux États-Unis, une affaire beaucoup plus rentable que la modernisation du système productif espagnol : la spéculation immobilière et la multiplication illimitée des prêts hypothécaires.

Aucun politique, aucun économiste espagnol ne s'est inquiété en voyant au cours des cinq années précédant la crise causée par la faillite de la banque Lehman Brothers, l'économie des pays émergents comme la Chine, l'Inde et le Brésil se développer à un rythme effréné. Les efforts de compétitivité de quelques entreprises espagnoles capables de peser dans l'économie mondiale leur ont paru sans importance en comparaison des gains à court terme offerts par la construction, la brique.

La corruption a fait irruption dans la vie politique espagnole devenant l'essence même de la magouille : je finance ta campagne électorale et tu requalifies en terrain constructible une parcelle de ta commune. On a ainsi assisté à des absurdités comme par exemple Seseña, une ville fantôme, plus de 13 500 appartements construits dans une zone aride, sans eau, sans électricité ni infrastructures urbaines mais grâce à la générosité de banques qui, avant d'accorder les premiers crédits à un analphabète roublard, Paco el Pocero – un *pocero* est celui qui débouche les égouts, qui vit des excréments –, ont fait grimper artificiellement le prix des terrains et, par conséquent, celui des appartements dont les plans n'existaient même pas.

L'exemple de Seseña s'est répété d'un bout à l'autre du territoire espagnol. Certes, la construction,

la brique, fournissait des emplois. L'ex-président Rodríguez Zapatero, dans une de ses déclarations les plus ridicules, a assuré qu'entre 2006 et 2008 on avait créé en Espagne plus d'emplois que dans la France, l'Italie et l'Allemagne réunies. Il omettait de dire que les salaires étaient le tiers de ceux des ouvriers français, italiens et allemands. Le pays se portait bien, très bien. Le mythe de la “Marque Espagne” se consolidait, s'ajoutait aux dogmes déjà existants.

Le modèle productif lié à la construction considéré comme un axe central a non seulement corrompu la vie politique mais aussi culturelle et sociale. Des centaines de jeunes ont quitté volontairement le système éducatif : la construction les attendait les bras ouverts. Pourquoi faire l'effort d'étudier cinq ou six ans de plus pour devenir médecin ou ingénieur si, en déposant ses trois premiers mois de salaire dans une banque ou une caisse d'épargne, on leur accordait un prêt hypothécaire sur trente ou quarante ans qui leur permettait d'acheter immédiatement un appartement, une voiture, un téléviseur haute définition et l'iPhone dernière génération ?

Aucun pays n'a vu autant de jeunes désertir le système scolaire en aussi peu de temps. Aucun pays n'a sacrifié son avenir avec autant d'enthousiasme pour obéir à la consigne du “achetez-en deux”.

La fièvre de la brique et la corruption généralisée a entraîné la construction d'aéroports où jamais un avion n'a atterri, de lignes pour trains à grande vitesse où ne monte aucun passager. Des circuits de Formule 1 au milieu des villes, des maisons de la culture pharaoniques où, aujourd'hui, nichent les oiseaux. Et pendant ce temps les banques présentaient les bilans les plus favorables de l'histoire. Le chat chassait les souris.

L'Espagne se portait bien, les paroles prophétiques de Solchaga se réalisaient, l'Espagne était le pays idéal pour gagner de l'argent à court terme. Et tout cela grâce à une ressource naturelle inépuisable dont la valeur augmentait tous les jours : la terre.

La culture expérimentale d'un pays se mesure à la diversité de sa production. La construction s'est chargée d'assassiner cet axiome et les petites et moyennes entreprises ont consacré la quasi-totalité de leurs axes de production au boom du bâtiment.

La preuve de l'incapacité intellectuelle des dirigeants politiques espagnols a peut-être consisté et consiste encore à ne pas comprendre que l'histoire d'une société doit se soumettre aux règles dramaturgiques aristotéliennes : il a, dans l'ordre, une introduction, une apogée et un dénouement. Plus simplement, cela veut dire ne pas croire que le futur est une répétition du présent et, en économie, ne pas comprendre que les cycles ont une fin, inexorablement. L'Espagne est un pays catholique et on pouvait espérer que ses dirigeants se souviennent de certains épisodes de la Bible ; ils auraient ainsi découvert que le chaste Joseph avait interprété le rêve du pharaon, celui des vaches grasses et des vaches maigres, comme le signe prémonitoire de la fin d'un cycle économique.

Quand le boom de la construction a commencé en Espagne, tous les dirigeants politiques et syndicaux savaient qu'ils étaient assis sur un baril de poudre mais, excepté les voix timides de la Gauche unie qui signalaient le danger, personne n'osait mettre une clochette au cou du chat. Il devait continuer à chasser les souris même si elles n'existaient pas.

Bertolt Brecht dit dans un de ses poèmes : *“De même que les peuples doivent changer de dirigeants si ces derniers se montrent inutiles, les dirigeants doivent parfois changer de peuple.”* Certes, c'est là une affirmation cynique mais c'est ce qu'on a dû ressentir au PSOE en découvrant, l'année dernière, les résultats des deux dernières élections, d'abord régionales et municipales puis générales. Les premiers pas du gouvernement de Rodríguez Zapatero pour affronter la crise – après avoir nié son existence car les idéologues du libre échange l'avaient persuadé que l'économie espagnole était invulnérable – démontrent un renoncement à toute prétention de gauche ou social-démocrate dans la politique d'un gouvernement socialiste. Pas une seule analyse cohérente face au

peuple n'a été faite pour expliquer ce qui se passait, pour permettre au citoyen de comprendre pourquoi les banques n'accordaient plus de prêts, pourquoi les petites et moyennes entreprises faisaient la culbute, entraînées par un effet domino, pourquoi le chômage augmentait de jour en jour, de minute en minute. Et la droite, le Parti populaire, exerçait non seulement l'opposition la plus irresponsable jamais vue dans un système démocratique mais torpillait les timides tentatives du gouvernement pour instaurer une politique susceptible de sauver la situation. Cependant on ne prenait pas en compte l'angoisse croissante et le désarroi des citoyens mais la nécessité, jamais expliquée, de "récupérer la confiance des marchés". On a ainsi donné l'argent du trésor public aux banques dont les coffres, comme aux États-Unis, étaient remplis d'actifs toxiques.

Les derniers mois du gouvernement du PSOE portent la marque d'une comédie qui s'est lentement transformée en tragédie. D'une part le gouvernement diminuait les salaires, donnait plus d'argent public aux banques et, d'autre part, des personnages tels que l'actuel ministre des Finances et des Administrations publiques, Cristóbal Montero, n'hésitait pas à déclarer publiquement : "Laissons l'Espagne s'effondrer, c'est nous qui la reconstruirons." Luis de Guindos, aujourd'hui ministre de l'Économie et de la Compétitivité, ne faisait pas mieux. Il a été l'homme de Lehman Brothers en Espagne et au Portugal. Conscient et parfaitement au courant des enquêtes réalisées par la réserve fédérale des États-Unis qui accusaient les agences de notation nord-américaines d'avoir truqué la situation de la banque qui a ensuite fait faillite et entraîné tout le système financier, il n'a pas averti le gouvernement espagnol de la portée de la vague qui arrivait.

Ainsi, pendant que le gouvernement socialiste amputait les prestations sociales en utilisant des euphémismes tels que "ajustements nécessaires" ou "mesures imposées par Bruxelles" et donnait de l'argent aux banques, le chômage passait de deux à trois millions, puis à quatre pour approcher aujourd'hui les cinq millions. Dans l'ombre, on a perfidement changé la constitution pour fixer des limites au déficit impossibles à respecter scrupuleusement sans ajouter à la crise économique une autre crise, sociale cette fois, et la pauvreté s'est installée sur le sol espagnol, ce sol qui n'avait plus la valeur annoncée par les évaluations des banquiers.

Au moment des élections, le manque d'informations pour comprendre ce qui se passait a poussé les gens à se poser la plus néfaste des questions : être citoyens ou consommateurs ? Et une grande partie de la société a choisi la deuxième option et donné une écrasante majorité absolue à la droite.

Et le chat ? Avait-il cessé de chasser les souris ? Un nouveau garde-manger s'est offert à sa voracité. L'Espagne a mis en vente sa dette publique. Avec l'argent donné par le gouvernement, les banques, au lieu de continuer à accorder des crédits qui auraient sauvé beaucoup de petites et moyennes entreprises, ou de reconsidérer les crédits hypothécaires au lieu de procéder à la saisie brutale des biens de ceux qui ne pouvaient plus continuer à payer, se sont mises à acheter de la dette publique à 3, 4 et 5 % d'intérêt. La spéculation a bénéficié de l'aide inappréciable de l'État grâce à l'argent public. Quels ont été les effets de la crise sur le système financier espagnol ? Il a simplement fait moins de bénéfices mais en aucun cas il n'a cessé d'en faire.

Selon les règles économiques de l'Union européenne, ce sont les États qui avalisent le sérieux, la solidité et la santé de leurs systèmes financiers, de l'économie privée. Cette perversion du capitalisme a permis aux spéculateurs d'empocher les gains mais quand il y a un problème ou des situations à risques, l'État, l'argent public sont là pour leur permettre de tirer les marrons du feu.

Les coffres se sont retrouvés vides quelques mois avant la fin du gouvernement socialiste mais le chat avait toujours faim de souris. C'est alors que la Banque centrale européenne est intervenue en accordant des prêts à 1 % d'intérêts, sans faire la moindre enquête sur le véritable état de santé des banques espagnoles qui en bénéficiaient. Et le chat a continué à grossir : avec cet argent obtenu à 1 %

avec l'aval de l'État, elles ont acheté encore plus de dette publique espagnole à 4, 5, 6 et 7 % d'intérêts. Oui. L'Espagne était toujours le pays le mieux placé en Europe et dans le monde pour gagner de l'argent à court terme.

Au pays des euphémismes, l'écœurement provoqué par la corruption s'appelle “désaffection de la politique”. Tandis que le pays s'enfonçait dans la vase du chômage, les chefs d'entreprise et les directeurs des banques et des caisses d'épargne préparaient leur retraite en s'octroyant des indemnisations astronomiques sous le regard impavide de la mal nommée “classe politique”. Une classe sociale défend des intérêts spécifiques et la classe politique espagnole au service du marché défend ceux des spéculateurs. Mais il y a des exceptions et si Rome punissait les traîtres, le marché, lui, récompense ceux qui lui ont été fidèles. Ce n'est pas un hasard si l'ex-président José María Aznar est conseiller “éthique” de l'empire Murdoch, conseiller externe de la multinationale énergétique Endesa, si l'ex-président Felipe González est conseiller indépendant de Gaz naturel Fenosa ou si l'ex-ministre socialiste Elena Salgado a pointé elle aussi chez Endesa en tant que conseillère de la filiale chilienne Chilectra, à l'origine des pires crimes contre l'environnement en Patagonie. Formidable, le chat, il ne cesse jamais de chasser les souris.

En Espagne, contrairement à ce qui se passe sous d'autres latitudes, nous avons peur du lever du jour car l'aurore apporte avec elle de nouvelles ombres de plus en plus épaisses. Le gouvernement du Parti populaire, fidèle à ce qu'est Mariano Rajoy, un conservateur des hypothèques, un de ces bureaucrates du XIX^e siècle comme ceux qui portaient des manchettes en coutil noir pour protéger la blancheur immaculée de leur chemise, est devenu, grâce au soutien d'une majorité absolue, une sorte d'émissaire des dictats des marchés pour augmenter la précarité des citoyens transformés en malheureux consommateurs. Chaque matin nous sommes réveillés par un nouveau coup de griffe du chat qui continue à chasser les souris même si elles ont une forme humaine. Coupes sombres dans l'éducation, la santé, licenciements présentés comme des “ajustements” et silence absolu face aux nouveaux scandales provoqués par la corruption, le vol, les escroqueries commises par des institutions comme Bankia, un établissement qui, après s'être présenté comme l'institution financière la plus solide, menace aujourd'hui de faire éclater l'ensemble du système financier.

Bankia naît de la fusion et, par conséquent, de la dénationalisation d'un ensemble de caisses d'épargne. La volonté farouche d'être “compétitifs” sur le marché élimine la fonction sociale des anciennes caisses. Les premiers résultats sont très encourageants, pleins d'espoir pour les actionnaires mais, très vite, quelque chose d'inexplicable à ce jour s'est produit, le ballon s'est dégonflé et Bankia a reçu une injection d'argent public de 23 500 millions d'euros, une somme supérieure à l'ensemble du budget des infrastructures de l'État.

Nous avons tous vu, je pense, l'image d'un banquier se jetant dans le vide pendant le crash de 1929 mais, en Espagne, des banquiers comme Rodrigo Rato – ex-ministre d'Aznar, ex-fonctionnaire du FMI et ex-présidentiable qu'Aznar n'a pas désigné comme successeur lui préférant Mariano Rajoy – ne sautent pas par une fenêtre de la Castellana. Pas avec un salaire annuel de 2 184 000 d'euros.

Ainsi, toute tentative pour expliquer ce qui a bien pu se passer, ce qui peut se passer et ce qui va bien pouvoir se passer demain commence et finit par inciter à la corruption, à s'abandonner à l'éthique prônée par Carlos Solchaga qui cautionne l'allusion au chat de couleur indéfinie citée par Felipe González.

Karl Marx a écrit que le capitalisme portait en lui le germe de sa propre destruction. Le philosophe à la barbe blanche pensait à l'Angleterre mais, aujourd'hui, s'il était assis au soleil sur une plage de Marbella, avec le chat chasseur de souris sur les genoux, il découvrirait peut-être que le capitalisme classique, basé sur l'exploitation créatrice de plus-values, loin de s'autodétruire s'est

métamorphosé en visage invisible du marché, en corps insaisissable du marché, en voracité inimaginable du marché. Sur son iPhone, peut-être appellerait-il alors son collègue Friedrich Engels. Ensemble, en bermuda, sous le soleil de Marbella, ils écriraient : “Un fantôme parcourt le monde. Celui du monde dans lequel nous voulons vivre, le fantôme possible de la société possible à laquelle nous souhaitons participer.”

Mais, tant que ce fantôme n'entreprendra pas son voyage, le maudit chat continuera à chasser les souris.

Quelquefois, j'aime à penser que je suis chilien par hasard. On ne choisit pas le lieu de sa naissance, on le sait, mais le sort m'a fait naître dans un petit hôtel d'Ovalle dénommé Hôtel Chile. Il était tenu par une aimable famille yougoslave qui n'avait jamais très bien compris comment diable elle avait atterri dans cet endroit du Nord chilien. Aujourd'hui, la Yougoslavie est à peine une référence sur la carte sentimentale du xx^e siècle, l'hôtel n'existe plus lui non plus et, quant à moi, la dictature m'a ôté la nationalité chilienne en 1986. Mais tous les deux ans j'y retourne et, à chaque fois, je sens que ce lointain pays austral m'appelle, me convoque à d'intimes cérémonies du souvenir. C'est comme s'il me disait : “Nous savons toi et moi que ce dont nous nous souvenons a existé mais nous ne savons pas si tout cela existe encore.”

Les rencontres avec mon pays sont étranges. Ainsi, par exemple, dans la nuit du 27 février 2010, alors que je me trouvais avec ma famille dans une maison de campagne près de Valparaíso, quelque chose, je ne sais quoi, m'a poussé à sortir pour regarder la nuit sans nuage, illuminée par la pleine lune qui baignait les vallées d'une lumière froide et prémonitoire. Je me suis assis pour regarder la lune et réfléchir à l'apparente indifférence politique que j'avais remarquée chez beaucoup de mes amis et connaissances.

Quelques mois plus tôt, la droite avait gagné les élections présidentielles après vingt ans de gouvernement post-dictatorial dont le discours n'était pas très différent du message politique du vainqueur des dernières élections et tous mes amis et connaissances avouaient qu'ils avaient voté “à la chilienne”, c'est-à-dire pour le moindre mal. Dans toute l'histoire de mon pays, nous n'avons été qu'une seule fois en faveur de quelque chose parce que nous avons un leader du nom de Salvador Allende et, en 1970, nous l'avons élu président. C'était merveilleux d'être *pour*, de s'engager, d'abandonner la posture classique d'être *contre*. Et, pendant mille jours, nous avons été en faveur de tout ce qui s'est fait pour transformer ce pays. Ensuite, il y a eu la dictature et, pendant seize ans, nous avons été contre, et pendant les vingt premières années de la démocratie régie par les institutions léguées par la dictature, nous avons continué à être contre. Pendant trente-six ans, nous avons été un pays inspiré par *Le Guépard* où, malgré les annonces de changement, la situation restait la même.

La lune était toujours aussi énorme, sa luminosité était si intense qu'elle empêchait de voir les milliers d'étoiles qui parent la nuit australe et j'ai de nouveau pensé aux objectifs de ce voyage : me reposer avec ma femme, mes enfants, ma petite-fille Camila et présenter, au cours d'un acte solennel, la Nouvelle Grammaire que l'Académie royale de la Langue Espagnole venait de publier. Je pensais centrer mon discours sur un mot, je ne savais pas encore lequel mais j'étais sûr qu'il viendrait à moi comme toujours et me sauverait à la dernière minute.

À trois heures trente du matin, j'ai vu que ma femme allumait la lampe de notre chambre et je l'ai invitée à boire un verre de vin sur la terrasse en regardant la pleine lune. L'idée lui a semblée bonne mais elle m'a fait remarquer qu'il faisait un froid inhabituel pour un mois de février. Elle a ensuite ajouté que la nuit était trop silencieuse, les chiens n'aboyaient pas et aucun oiseau nocturne ne manifestait sa présence. Ce silence lunaire présageait quelque chose.

Combien de temps faut-il pour déboucher une bouteille de vin et servir deux verres ? Dans mes romans je suis très rigoureux sur les distances et le temps que mettent mes personnages pour aller d'un endroit à un autre ou faire quelque chose et, cette nuit-là, j'ai appris que cela prend un peu plus de quatre minutes car, à 3 heures 34 minutes et 14 secondes la terre s'est mise à trembler avec une

violence inhabituelle et le séisme de 8,8 sur l'échelle de Richter s'est prolongé pendant un enfer de trois minutes et demie.

Serrés les uns contre les autres dans l'endroit le plus sûr de la maison, nous essayions de garder l'équilibre tandis que la terre était agitée de secousses haineuses, selon les habitudes de la nature chilienne, toujours prête à tout détruire, comme si tout ce que les mains humaines avaient construit sur cette partie de la planète devait disparaître tous les dix ou quinze ans, obligeant les habitants à tout recommencer.

Fernando Alegría, un poète chilien, a écrit : “Quand Dieu nous oublie, quand un tremblement de terre nous secoue au milieu de la nuit, quand la mer saccage nos maisons et se cache au milieu des bois, quand le Chili ne peut plus être sûr de sa géographie... je dis fièrement Vive le Chili, merde !”

Et c'est ce que nous avons fait pendant que la maison s'effondrait. Des rochers dévalaient les montagnes voisines, détruisant les arbres sur leur passage, dans le sol s'ouvraient de profondes crevasses et une rumeur indescriptible jaillie des profondeurs secrètes du monde nous criait : “Chiliens, hors d'ici.”

Mais c'est précisément dans ce genre de situation qu'affleure chez les hommes et les femmes du Chili quelque chose que je garde comme un trésor dans ma mémoire : le moi individuel disparaît et l'entraide s'impose.

Pendant que des milliers de répliques du séisme continuaient à secouer la terre, les premiers voisins sont arrivés. Ils voulaient savoir comment on allait, s'il y avait des blessés, si on avait besoin de quelque chose et, en quelques minutes, ce que j'admire le plus chez mes compatriotes, leur capacité à affronter l'adversité, s'est manifestée sous la forme d'une organisation sommaire. Il n'y avait plus d'électricité ni de gaz mais certains ont improvisé un feu de bois, d'autres ont fait chauffer de l'eau, d'autres encore ont pris le risque d'entrer dans les maisons détruites et en ont ramené un peu de café, de thé, du pain et une bouteille de whisky restée intacte.

Autour du feu, nous avons enduré les répliques de niveau 5 ou 6 sur l'échelle de Richter. On disait que la nuit avait été splendide avec cette pleine lune qu'on ne voyait plus et on se demandait si le plus fort du cataclysme était déjà passé ou si le premier gros tremblement n'avait été qu'une preuve de la destruction totale qui arriverait à n'importe quel moment. La peur était là, certes, mais aussi une autre caractéristique de mes compatriotes : l'humour qui fait leur force devant le malheur. Un voisin a dit en regardant les restes de sa maison qu'hier il avait acheté de la peinture et le tremblement de terre lui évitait une corvée.

Grâce à la radio de la voiture, nous avons appris que le séisme avait frappé une grande partie du sud du Chili et quand, aux premières lueurs du jour, nous avons entrepris de rentrer à Santiago, nous avons pu constater les traces du cataclysme : ponts distordus, pylônes des lignes à haute tension couchés, route coupée par des failles ou des éboulements mais toujours la présence de volontaires pour indiquer le chemin le plus sûr. Ces hommes me faisaient quitter le pays réel et me ramenaient au pays de ma mémoire. Nous passions près de petits villages à demi détruits, d'églises et d'écoles en ruine et il y avait toujours des volontaires qui sauvaient quelques meubles, les rares biens des pauvres, dans un effort solidaire quasiment génétique chez les Chiliens ou plutôt chez ceux que je garde dans ma mémoire.

En arrivant à Santiago, nous avons appris que l'épicentre du cataclysme avait ravagé Concepción, la ville universitaire par excellence du sud du Chili, et qu'une série de tsunamis avaient causé la mort de plus de cinq cents habitants de la côte. Mon fils León conduisait la voiture, c'est un garçon né à Hambourg et ses racines culturelles sont allemandes. Je voyais son visage désolé devant le panorama dévasté et il a soudain demandé : et maintenant, que vont faire les Chiliens ? Je me suis surpris en lui

répondant comme un de ces Chiliens que je garde dans ma mémoire : surmonter tout ça, reconstruire tout ce qui a été détruit, nous sommes des Chiliens, les types les plus têtus et les plus opiniâtres du monde.

Je garde dans ma mémoire le pays que j'ai quitté un jour de 1977, contre ma volonté, pour prendre le chemin de l'exil. Beaucoup de mes amis étaient morts, d'autres avaient disparu ou étaient enfermés dans les camps de concentration de la dictature mais, avant de monter dans l'avion, j'ai su que j'emportais avec moi une culture solide, engendrée par la résistance des Mapuches et la ténacité des immigrants successifs arrivés le plus souvent d'Europe, fuyant la pauvreté au XIX^e et XX^e siècles. Sans le moindre autoritarisme, le Chili m'a inculqué une culture de la solidarité.

Pendant mon adolescence et ma jeunesse, mes vacances n'étaient pas simplement faites pour se reposer, c'était des camps de travail volontaire auxquels nous nous rendions en chantant de vieilles chansons de lutte pour construire des écoles, des maisons, des polycliniques, des terrains de jeu pour les enfants détruits par d'autres tremblements de terre ou des catastrophes naturelles.

Dans le pays de ma mémoire, jamais personne ne s'est retrouvé seul face au malheur. Un jour, dans le quartier de mon enfance, je me souviens de la mort d'un voisin très pauvre dont la famille n'avait pas assez d'argent pour l'enterrer dignement. Aussitôt on vit souffler l'air magique de l'entraide héritée des formidables anarchistes qui firent du Chili le seul pays du continent américain doté d'une culture prolétaire, chose très rare dans ces pays de caciques arrogants et de peuples terrorisés. En quelques heures un comité se forma avec, à sa tête, des dirigeants élus démocratiquement car la démocratie était notre passion. Enfants et adultes allèrent de maison en maison pour réunir de l'argent, organiser la veillée funèbre, une voisine proposa de cuisiner le repas des funérailles, un homme dit qu'il offrait le vin et l'eau-de-vie qu'on devait servir à ceux qui viendraient saluer le défunt pour la dernière fois, d'autres partirent acheter le cercueil et louer le corbillard qui le conduirait au cimetière, tandis que d'autres encore se chargeaient des formalités bureaucratiques qui lui permettraient de reposer sous la terre agreste du Chili.

Dans ma mémoire revient aussi la nuit effrayante où un incendie se déclara en face de chez mes grands-parents. Trois maisons et un bureau de poste flambèrent malgré les efforts des pompiers qui, au Chili, sont des volontaires. Ils ne reçoivent aucun salaire, ce sont eux au contraire qui paient pour le devenir. Chaque colonie d'émigrants a remercié le Chili de pouvoir y vivre en créant une compagnie de pompiers. C'est ainsi que les Français et leurs descendants ont fondé la quatrième compagnie, la Caserne Francia, les Italiens la Caserne Italia. Chez les pompiers du Chili, les Chevaliers du Feu, on entend parler toutes les vieilles langues d'Europe et même le doux idiome levantin des Libanais et des Palestiniens.

Les restes des maisons et du bureau de poste fumaient encore que déjà les victimes étaient recueillies chez les voisins qui les consolaient et les prenaient en charge. Mon grand-père réunit les rares meubles et les sacs de courrier de la Poste et, dès le lendemain, une agence provisoire fonctionnait normalement dans son salon.

Pendant mes années d'exil, à Quito, Managua, Hambourg, Maputo, Luanda, Laufenbourg et Paris, j'ai toujours pensé que cette culture de la solidarité était morte, qu'elle était une victime de plus de la dictature et de ses successeurs néolibéraux. Pourtant je l'ai retrouvée en 2010, aussi forte, aussi résistante et aussi pure que dans mon enfance et ma jeunesse. Aussi vive qu'elle l'a toujours été dans ma mémoire.

Les étudiants ont volontairement interrompu leurs vacances d'été pour s'atteler à la tâche de récolter des vêtements, des vivres, des meubles qu'ils amenaient dans les centres d'approvisionnement où d'autres volontaires les distribuaient aux plus démunis.

Le poète Fernando Alegría a également écrit : “Parce que d’île en île, de la mer à la cordillère, d’une solitude à l’autre, comme d’une étoile à une autre étoile, nous entendrons hurler à nos oreilles la sentence de la terre, je dis fièrement Vive le Chili, merde !” Mais le courage de mes compatriotes n’est pas destructeur, c’est un courage qui s’obstine à protéger la vie, à leur permettre de se perpétuer.

Une semaine après le tremblement de terre, alors que le mois de mars annonçait l’arrivée de l’automne, je suis tombé sur un accident sur la Panaméricaine, cette route 5 longue de plus de quatre mille kilomètres qui relie Arica, tout au nord, à Quellón, la “borne 0”, à l’entrée de la Patagonie. Un camion de briques s’était retourné et je me suis approché d’un carabinier, un policier chilien, pour lui demander dans combien de temps le véhicule serait enlevé. Il m’a répondu : “Ces briques sont attendues dans le Sud, allez donner un coup de main.”

En quelques minutes nous avons formé, avec d’autres conducteurs, une brigade volontaire pour transporter les briques et les empiler au bord de la route avant de les charger dans un autre camion. Tout en le faisant, je me suis dit que je ne charriais pas simplement des briques pour les victimes du tremblement de terre, je disposais les pierres qui m’étaient en tant qu’homme et écrivain, je transportais mes propres fondations et je les sentais solides, aussi résistantes que ce matin de 1977 où j’avais pris le chemin de l’exil.

Suis-je chilien ? Le Chili est-il mon pays ? Selon mon passeport je suis un citoyen allemand et, curieusement, je ne me souviens d’aucun cauchemar dans cette langue mais seulement de rêves paisibles ou heureux. Parfois, quand je voyage à travers le Chili – et je l’ai parcouru de la frontière avec le Pérou jusqu’aux confins de l’Antarctique –, tout ce que je vois me pousse à partir, à retourner en Europe, en Espagne, à ma paisible demeure de Gijón. Ainsi, par exemple, il y a un an, à Quellón, à l’extrême sud de l’île de Chiloé, alors que je regardais l’imposante silhouette d’un vieil ami, le volcan Corcovado qui annonce la présence de la Patagonie, une femme s’est approchée de moi. Petite, brune, elle avait des yeux noirs pétillants et cet accent unique, lent et chantant, des habitants de Chiloé. Elle m’a demandé :

– C’est toi l’écrivain, camarade ?

La femme tenait une boîte de conserve transformée en cagnotte de solidarité. J’ai voulu savoir à qui était destiné cet argent.

– C’est pour les camarades en grève de la faim depuis plus de quinze jours, m’a-t-elle répondu avec son accent du Sud.

Avant de glisser quelques pièces j’ai demandé qui étaient ces femmes et les raisons de leur grève.

Les gens du Sud, les miens, parlent lentement car ils ont le temps, comme ils l’affirment eux-mêmes. Elle m’a donc raconté en détail qu’il y avait un groupe de femmes, épouses ou simplement compagnes de pêcheurs, qui faisaient la grève de la faim pour qu’on cesse de tuer leur mer.

Je l’ai accompagnée jusqu’au local du syndicat des artisans pêcheurs de Quellón, une maison de bois comme toutes celles de l’île et, dans la petite salle de réunion, j’ai trouvé vingt femmes étendues sur des matelas pneumatiques et des ponchos. Elles étaient pâles, de temps en temps elles buvaient une gorgée d’eau. Elles tricotaient, lisaient ou regardaient simplement la mer par la fenêtre.

Elles m’ont expliqué qu’on était en train de tuer leur mer. Au début des années 90, le Chili est devenu un exportateur de saumon de tout premier plan et, pour le produire dans des bassins-usines nécessitant peu de main-d’œuvre, le gouvernement a donné à ces entreprises le pouvoir de s’installer où elles le voudraient, généralement dans des fjords et des baies protégées de la furie du Pacifique par des îles. De plus, il leur a accordé des permis de pêche gratuits et à durée indéfinie afin d’obtenir de quoi nourrir les saumons. Un kilo de saumon produit dans ces usines nécessite huit kilos de chair d’autres poissons transformés en aliment et un kilo de substances agressives telles que les vitamines,

les antibiotiques et le colorant artificiel qui donne au saumon cette couleur appétissante.

Quellón a toujours eu une existence mouvementée, son nom dérivé du mapuche *Kellún*, signifie lieu d'assistance et elle a été pendant des siècles le port où se réfugiaient les bateaux qui, après avoir essuyé des tempêtes en doublant le cap Horn ou le détroit de Magellan, trouvaient de l'aide auprès des habitants de l'île. Plus tard, au XVIII^e et au XIX^e siècles, elle a abrité une grande distillerie d'alcool de bois jusqu'à la disparition totale des forêts. Avant l'arrivée des élevages de saumon et de leurs flottilles de pêche, il n'y avait pas plus de douze mille habitants à Quellón mais, comme ces entreprises ont attiré de nombreux travailleurs avec des promesses impossibles à tenir, la population a doublé. Les bordels et la délinquance ont fait également leur apparition et la vie paisible des pêcheurs et des récolteurs des meilleurs fruits de mer du monde s'est dégradée. Et la situation a empiré quand on leur a interdit de travailler dans leurs secteurs habituels, dans les canaux de l'archipel de Las Guaitecas, car toute la richesse piscicole de la région était réservée gratis aux élevages de saumon. Comme si ce n'était pas suffisant, ces entreprises ne se sont pas soucies d'établir des mesures de contrôle sur l'impact écologique et c'est ainsi qu'au cours de leur croissance les saumons défèquent des tonnes d'antibiotiques, d'hormones, de colorants et autres résidus chimiques qui ont assassiné les fonds marins jadis riches en algues et en crustacés.

Ils ont épuisé la mer et maintenant les élevages de saumon commencent à partir avec leurs gigantesques bassins-usines et leurs flottilles de pêche vers d'autres baies situées entre les canaux et la Patagonie continentale, m'ont appris ces femmes. Elles réclamaient un dédommagement pour le tort fait à la mer, à leur manière de vivre, à leur unique possibilité de subsister.

En prenant congé, je leur ai souhaité bonne chance et elles m'ont demandé de penser à elles quand j'écrirai. J'ai tenu parole, j'ai suivi de loin leur grève de la faim et je sais qu'elles ont perdu. Elles n'ont rien obtenu car les entreprises ont allégué qu'elles ne pouvaient obéir à des lois sur la protection de l'environnement quand celles-ci n'existent pas. Je suis chilien ? Qu'est-ce qui peut me lier à un pays aussi odieusement injuste ?

Pour comble de cynisme, les producteurs de saumon ont prétendu avoir subi de grosses pertes au cours des dernières années et ils n'avaient pas tort : le 21 avril 2007, la Patagonie a subi un tremblement de terre de 6,1 sur l'échelle de Richter qui a provoqué un tsunami dans le fjord d'Aisén. Des vagues de plus de six mètres de hauteur ont parcouru les soixante-dix kilomètres du fjord détruisant sur leur passage des centaines de bassins où on n'élevait pas seulement des saumons mais aussi des esturgeons, une des espèces les plus voraces qui, une fois en liberté, a provoqué un bouleversement terrible dans l'écosystème marin. Les saumons et les esturgeons ont dévoré tout ce qui passait à leur portée et aucune entreprise piscicole ne s'est déclarée responsable, inutile de le préciser. Ils avaient installé leurs bassins-usines malgré tous les avis qui le déconseillaient, malgré les rapports sur la fragilité environnementale de la région et en sachant pertinemment qu'un volcan était en formation à l'entrée du fjord.

Je suis chilien ? Qu'est-ce qui peut me lier à un pays gouverné par des misérables qui ont fait de la politique un négoce prospère aux dépens des plus humbles ? Aux dépens des miens.

Ce sont là des questions récurrentes et je me les suis également posées en 2003 quand un groupe d'amis de Coyhaique, en Patagonie, m'a demandé de leur donner un coup de main pour empêcher un nouvel attentat contre l'environnement. Coyhaique vient du tehuelche *koi* et *áiike* qui signifient "lieu où l'on vit" et, aux environs de ce lieu de vie, Noranda, une entreprise avec une adresse postale au Canada et une autre aux îles Caïmans pour le fisc projetait – avec la complicité du gouvernement chilien – la construction de trois énormes barrages capables de produire dix mille fois plus d'énergie qu'il n'en fallait dans toute la région.

Toutes les études sur l'impact écologique avaient été rejetées et remplacées par un rapport réalisé par cette même entreprise déclarant le projet compatible avec l'environnement. Toute cette énergie était destinée à un futur port à construire dans le fjord d'Aisén où arriveraient des bateaux chargés de bauxite, d'arsenic, de mercure et autres métaux lourds qui alimenteraient en matières premières une usine d'aluminium également prévue à cet endroit.

De nombreuses universités chiliennes, nord-américaines, européennes et des organisations écologistes avertirent le gouvernement chilien de l'énorme danger que représentait l'installation d'une usine d'aluminium, l'industrie la plus polluante du monde, dans un lieu d'une grande fragilité environnementale. Naturellement, le gouvernement dédaigna tous ces avis, la société chilienne voulut savoir ce qui se passait en Patagonie et un ministre eut la mauvaise idée de demander à quoi servait de protéger une partie aussi belle et naturelle de la Patagonie puisque, là-bas, il n'y avait pas un chat.

Et les chats se sont révoltés. Les défenseurs de la flore et de la faune locales m'ont parlé longuement d'un projet de vie possible et durable et j'ai alors senti que je retrouvais le pays de ma mémoire. J'ai discuté avec des éleveurs de bétail dont les champs seraient inondés à cause des barrages et, tout en dégustant une merveilleuse grillade de viande bio, de bonne viande, ils m'ont parlé de leur projet d'élevage durable et extrêmement rentable. Et j'ai alors senti que je retrouvais le pays de ma mémoire. J'ai parlé avec des pêcheurs et ils m'ont fait découvrir les endroits où frayaient de nombreuses espèces piscicoles qui ensuite peuplaient le Pacifique, ils m'ont montré où s'accouplaient les baleines et ils m'ont dit leur volonté de s'opposer à la construction de l'usine d'aluminium, ce projet criminel. Et j'ai alors senti que je retrouvais le pays de ma mémoire. J'ai parlé avec des professeurs, des étudiants, des anthropologues, des ouvriers, des tisseuses qui m'ont définitivement transmis leur volonté de se battre. Et là, au milieu de ces hommes et de ces femmes, je me suis senti chilien, de retour au pays de ma mémoire.

La seule chose qu'ils demandaient, que nous demandions, c'était une étude sérieuse sur l'impact environnemental, réalisée par une université ou une organisation indépendante et, même si c'est difficile à croire, nous avons gagné : Coyhaique est resté un endroit où on vit et, dans cet endroit, je me sens heureux d'être chilien, un habitant de plus du pays de ma mémoire.

Je suis chilien ? En voyant l'insistance avec laquelle les multinationales veulent construire des barrages, usurpant ainsi la terre sacrée des Mapuches avec la complicité des gouvernements chiliens, je me sens loin de ce pays prétentieux et dominateur dont je ne veux pas faire partie. Chaque fois que je constate que l'application d'une législation antiterroriste est la seule réponse donnée au peuple mapuche quand il demande fort justement la restitution d'un territoire usurpé, la possibilité d'être chilien me fait honte. Chaque fois que je vois des photos ou reçois des messages où figurent les noms des enfants mapuches blessés par les balles des grands propriétaires avec la complaisance des autorités, alors être chilien me dégoûte.

Mais, en même temps, je sens que la résistance des Mapuches est aussi la mienne. En d'autres occasions, comme cela s'est produit quelques jours après le tremblement de terre de 2010 alors que la terre était encore secouée par de violentes convulsions, le groupe Inti Illimani a organisé dans l'urgence un concert pour venir en aide à la communauté mapuche de Tirúa. Alors en voyant affluer le public en masse je me suis senti chilien jusqu'à la moelle des os, définitivement à l'abri dans le pays de ma mémoire.

Je suis né au Chili, à l'Hôtel Chile qui n'existe plus tout comme le document qui atteste que je suis chilien car, jusqu'à présent, aucun gouvernement n'a eu l'idée de me rendre ma nationalité sans que je le lui demande, sans que je l'implore. Ma relation avec mon pays est, certes, contradictoire.

Qu'est-ce qui pourrait me rattacher au Chili ? Son histoire ? J'en admire certaines parties et les

fais miennes. La résistance du peuple mapuche qui, après avoir vaincu l'Empire inca, a vaincu l'Empire espagnol, obligeant les conquistadors à signer un traité de paix. Il déterminait la frontière entre la nation mapuche et le Chili occupé et fut respecté par les deux camps pendant près de trois cents ans. Mais je ne peux que m'élever contre l'extermination des Mapuches et d'autres ethnies après l'indépendance. J'admire l'organisation des mineurs du désert d'Atacama qui, dans les compagnies salpêtrières, ont fondé le mouvement ouvrier le plus fort du continent américain. Mais je m'élève contre les massacres, seule réponse des gouvernements aux revendications des ouvriers. J'admire la capacité d'espérer, de croire en un pays juste qui nous a réunis sous la conduite de Salvador Allende jusqu'au 11 Septembre 1973. Mais je hais l'extermination, les tortures et les disparitions que nous avons subies pendant la dictature. J'admire et je garde vivante la mémoire des jeunes combattants du Front patriotique Manuel Rodríguez. Pas un seul jour ils n'ont laissé en paix le dictateur, ils ont donné leurs jeunes vies, leurs précieuses vies pour mettre fin à la dictature et ont obligé le dictateur à négocier sa sortie de manière indigne, vile, néfaste mais pacifique. Et je suis écœuré par ceux qui, une fois au pouvoir, nous refusent et refusent un véritable retour à la démocratie : l'égalité des droits et des devoirs, en prenant des pseudo-positions de "centre gauche" – le pire des euphémismes pour ne pas dire corruption.

À propos du mot Chili, le poète Fernando Alegría a écrit : "Celui qui le crierait ne connaîtra pas la paix, il tombera pour continuer d'avancer..."

C'est vrai. Chaque fois que je dis Chili je ne suis pas tranquille car le poids spécifique de ce mot dépend, comme tous les autres, de celui qui le prononce. Dans la bouche d'un chef d'entreprise qui exige plus de flexibilité de l'emploi au nom du marché, le mot Chili n'a pas le même poids que dans celle des étudiants réclamant une éducation publique et laïque, une nouvelle constitution capable de garantir leur avenir de citoyens.

Je crois définitivement que je suis chilien au milieu des miens, avec les trente-trois mineurs du désert d'Atacama qui n'ont pas perdu leur humour, enterrés sous des tonnes de roches, à plus de sept cents mètres de profondeur et pendant soixante-dix jours. Je suis chilien, à Isla Negra, au crépuscule, devant la maison de Pablo Neruda. Je suis chilien quand je navigue sur les canaux australs et que les pêcheurs m'invitent à partager leur vin râpeux. Je suis chilien en Patagonie en déployant le drapeau qui réclame une Patagonie sans barrages. Je suis chilien dans les forums sociaux, au milieu des jeunes qui croient fermement qu'un autre Chili est possible. Je suis définitivement chilien au milieu des miens, les survivants, qui avons été aux côtés d'Allende et, malgré le prix payé, serions prêts à recommencer.

Je suis un Chilien sans un document qui l'atteste mais peu m'importe car, où que je sois, il me suffit de regarder vers le sud pour sentir sur mon visage l'air austral qui, dans ma mémoire têtue, a toujours l'odeur de la solidarité, de la fraternité et de la volonté de construire un pays meilleur.

1. “Vieux” : terme affectueux pour désigner le père ou s'adresser à lui. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)
2. Dessert composé de blé concassé et d'abricots secs.
3. Réalisations calligraphiées ou dessinées à la fois poétiques, humoristiques ou critiques.
4. En français dans le texte.
5. Sorte de pain d'épices, gâteau traditionnel de Noël.
6. La combine.

- Le vieux qui lisait des romans d'amour*, 1992
Le Monde du bout du monde, 1993
Un nom de torero, 1994
Le Neveu d'Amérique, 1996
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, 1996
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre, 1997
Journal d'un tueur sentimental, 1998
Yacaré/Hot Line, 1999
Les Roses d'Atacama, 2001
La Folie de Pinochet, 2003
Une sale histoire, 2005
Les Pires Contes des frères Grim
(avec Mario Delgado-Aparaín), 2005
La Lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli,
2009
L'ombre de ce que nous avons été, 2010
Histoires d'ici et d'ailleurs, 2011
Dernières nouvelles du Sud (avec Daniel Mordzinski), 2012
Histoire du chat et de la souris qui devinrent amis, 2013

Table of Contents

[Couverture](#)

[Résumé](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Portrait de l'auteur](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[Les grillades, c'est l'affaire du vieux](#)

[Lettre à de jeunes lecteurs japonais](#)

[Donner la parole aux sans voix](#)

[À quatre-vingt-douze ans, Tonino Guerra, mon ami et mon maître, s'en va](#)

[Sud, le mot qui m'obsède](#)

[Un doute et une certitude](#)

[Quand on a trouvé Gabo plus vieux et plus moche que Gabo](#)

[Narrer... résister](#)

[Quand l'écrivain cède la place](#)

[Eurovegas, un mégabordel](#)

[Ingrédients pour un roman noir au Vatican](#)

[Lettre à un crétin](#)

[Ombres sur Isla Negra](#)

[De l'importance de la bouche et des trolls](#)

[L'Espagne ou le pays de l'euphémisme](#)

[Don Nica](#)

[Modeste décalogue pour comprendre le Grand Chantage](#)

[Mode d'emploi pour un 1er Mai gâché](#)

[La clef du ciel](#)

[L'ultime vérité de Salvador Allende](#)

[Laïka](#)

[Pilar et José](#)

[Horreur et impuissance](#)

[La première clope](#)

[Une histoire de Noël](#)

[Fable du chat de Felipe González](#)

[Chili, pays de ma mémoire](#)

[Notes](#)

[Du même auteur](#)